

Bibliothèque Maison de l'Orient



134873



IMPRESSIONS D'ÉGYPTE

---

# Du Caire à Assouân

PAR LA

C<sup>TE</sup>SSÉ DE LA MORINIÈRE DE LA ROCHECANTIN

---

PRÉFACE DE M. GEORGES LEGRAIN

DIRECTEUR DES TRAVAUX DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>IE</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

—  
1911

*Tous droits réservés*

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

*A MON FILS GUY*

*dont les vingt ans et l'aimable gaieté restent  
associés à mes souvenirs d'Égypte.*

*Le Caire, 1910.*

## PRÉFACE

---

*Karnak-Louqsor,  
25 décembre 1910.*

*Madame,*

*Un Anglais me disait un jour, généralisant les différentes manières de voir des touristes qui, chaque année, abondent de plus en plus en Égypte : « Le Français, lui, cherche et trouve une impression personnelle qu'il communique à son prochain. »*

*On croirait qu'il savait que vous écrieriez si joliment : « Chercher à reproduire et à décrire ce que l'on a vu et senti, c'est essayer de donner de la joie aux êtres moins privilégiés*

*qui ne peuvent que rarement aller vers le but où tend leur désir. »*

*Vous nous aviez déjà donné cette joie en nous faisant visiter Venise, les Bouches de Cattaro, Corfou, la Sicile, Tripoli et la Tunisie, puis nous vous avons suivie en automobile d'Irun à Algésiras : voici qu'aujourd'hui nous vous accompagnons à Assouân, redescendons le Nil jusqu'au Caire puis vous quittons au son des cloches napolitaines chantant Pâques fleuries, et, gâtés par le plaisir pris à vous suivre, nous vous disons, non pas « adieu » mais « au revoir » peut-être dans d'autres pays et peut-être, aussi, en Égypte une fois encore.*

*Votre œuvre nouvelle réalise le désir que vous exprimez à son début : ceux qui ont visité la terre des Pharaons dans les mêmes conditions que vous, pourront, en vous lisant, recommencer leur voyage. Vous m'avez fait revoir les touristes arrivant par groupes, les*

*jolis ânes blancs, les âniers quémandeurs, le guide solennel qui clame : « Ladies and gentlemen, this way please... » Vous avez évoqué tout cela de la façon la plus charmante du monde et je suis heureux d'être un des premiers à vous en féliciter.*

*Mais à côté de l'Égypte que vous nous présentez, il en est une autre qu'emportée dans votre course trop rapide vous n'avez pu deviner.*

*J'aurais voulu vous voir rester plus longtemps sur les bords du Nil : là, vous vous seriez imprégnée peu à peu de ce fluide mystérieux qui fait chaque jour aimer davantage ce beau pays, et, comme les doux Lotophages d'Ulysse, vous auriez goûté à ces fruits des lotus bleus qui rendent moins amers les souvenirs de la patrie lointaine.*

*L'Égypte que voient les touristes est curieuse, vivante, jeune et pleine d'attraits ; la mienne, c'est celle des paysans, du pauvre fellah qui,*

*puisant l'eau avec son chadouf, lance sa longue plainte dans le crépuscule :*

- « *Quand je manœuvre le chadouf*  
 « *Mes reins se brisent, ô compagnons!*  
 « *Son bâton est brûlant comme un charbon de forge,*  
 « *A votre tour vous peinerez, ô mes tout petits!*  
     « *Je suis las! Je suis las!*  
 « *Mes mains sont toutes meurtries*  
     « *Sur le bois du chadouf*  
     « *Je suis las! Je suis las!*  
     « *Du talon de mes pieds*  
     « *Au sommet de ma tête*  
     « *Je suis las, je suis las!... »*

*Cette longue clameur de lassitude, vous l'avez sans doute entendue sans en comprendre les paroles désolées.*

*C'est le fellah qui, juché sur sa roue hydraulique, chante à l'aurore :*

- « *O soleil qui sors tout rose de la montagne rose*  
     « *Sois le très bienvenu*  
 « *Oh là, mes bœufs couplés, pressons-nous, pressons-nous*  
     « *La journée sera longue. »*

*C'est le fellah qui, lorsqu'il moissonne, crie :*

« *O disque rougeoyant, descends vers la montagne  
« Car tes rayons brûlants dardent sur notre cou !* »

*Tout ce bon peuple chante à perdre haleine,  
à pleine gorge, sous le grand ciel bleu, par-  
fois s'éternisant dans ses vocalises comme le  
rossignol pâmé d'amour.*

« *Jeune fille, tes seins sont de beaux citrons mûrs  
« Que cache ta robe bleue.....* »

*parfois pleurant de tout son cœur avec ces  
petites coptes qui vont habiller une de leurs  
compagnes morte trop tôt partie :*

« *Voici, ô morte, que nous t'apportons une  
robe soyeuse, belle comme celles que les vierges  
portent dans leur maison.*

« *Voici, ô morte, que nous t'avons cousu  
une robe où se dessinent des roses, telles que  
les vierges en mettent quand elles vont voir  
leurs amies.*

« Et les manches en sont courtes afin qu'on puisse voir tes jolis bracelets.

« Si les manches sont trop longues pour toi, retrousse-les un peu, afin qu'on puisse voir tes beaux bracelets d'or. »

Ou cette mère qui sanglote :

« Les porteurs de cadavres ont pris mon trésor, mon enfant chérie.

« Et j'ai couru après eux comme une folle pour la leur reprendre.

« Mais je suis revenue, car elle s'en est allée pour le long voyage dont on ne revient pas.

« Quel malheur, notre enfant est partie et la voici seule à tout jamais, enfouie sous le sable du désert. »

Ces humbles chansons populaires que je vous traduis tout simplement sont trop peu connues, comme ceux qui les chantent. Il faut d'ailleurs de longs jours pour que ces braves gens se montrent à vous tels qu'ils

---

*sont, simples, doux, polis et hospitaliers. Leur timidité est charmante et leur retenue parfaite; mais il y avait entre eux et vous, le drogman, l'être composite, qui vous a fait voir un tout autre peuple que celui que je connais et aime profondément, comme il montre le plus souvent une Égypte antique de sa façon.*

*Il va sans dire que tous les drogmans ne sont pas des ignorants : je connais de fort honorables exceptions; ceux dont je vous parle vous indiqueront la prétendue allée de sphinx qui reliait jadis, assurent-ils, Karnak à Deir el Bahari en passant sous le Nil, pour eux l'un des colosses de Memnon sera la mère d'Aménophis III et s'appellera Metémone, car ces guides sont savants et lisent le nom de Ramsès II dans les cartouches des Ptolémées. Un des plus réputés me fit même, un jour, l'honneur de dire à son auditoire attentif : « M. Legrain assure telle chose, mais je ne*

---

*partage pas cette opinion. » Je demeurai, je l'avoue, confondu. Depuis plus de quinze ans que je ne partage pas l'opinion des drog-mans (ma documentation étant différente de la leur) je m'étonne souvent que bien des voyageurs ne remportent pas de l'Égypte une opinion plus fausse et plus bizarre après avoir écouté ce que leur annonçait le cicerone.*

*Je vous confesserai que, avant d'ouvrir votre livre, je craignais que vous n'eussiez retenu trop de ce que vous conta le vôtre, mais, faisant une juste part à ses dires, vous prîtes le bon parti de le laisser bavarder tout à son aise, de l'écouter d'une oreille plus ou moins attentive et, en bonne Française que vous êtes, de regarder de vos propres yeux et de noter vos impressions personnelles. C'est la meilleure façon de voyager et de se rendre compte des choses.*

*« Je dirai : j'étais là; telle chose m'advint.*

---

« Vous y croirez être vous-même. »

Telle pourrait être, Madame, l'épigraphe de votre nouveau livre.

La préface que vous m'avez fait l'honneur de me demander devrait peut-être s'arrêter ici, mais, au risque d'ennuyer et vous et vos lecteurs, je demanderai à plaider de mon mieux la cause de quelques archéologues de mes amis occupés à interroger ce sol qui, comme vous le dites si bien, sent la momie. Je crois que vous êtes un peu sévère pour « les hommes qui violent à toute heure de jour et de nuit les sépulcres royaux ». Ceux-là, je vous prie de le croire, méritent, comme les fellahs, d'être vus à l'œuvre et étudiés de près. Comme les gens des chadoufs, ils gagnent peu et travaillent beaucoup dans le seul but d'ajouter, peut-être, une page ou même une simple ligne à l'histoire de l'Égypte antique et de l'humanité. Souvent déçus, rarement heureux, ils

*apportent à cette tâche une ardeur que j'admire. Vivant avec les morts, ils savent garder leur jeune gaieté, supporter la solitude pendant de longs mois, trop heureux si quelque découverte, dont ils ne garderont rien pour eux, vient ranimer leur ardeur qui défaille et secouer la torche qui les guidera l'an prochain.*

*C'est à ces découvreurs de momies, et à leurs devanciers, les Mariette, les Maspero, que vous êtes redevable de vos émotions quand vous visitez la Vallée des Rois, Saqqarah et le Musée du Caire.*

*Cette lente résurrection des choses du passé, cette longue recherche des générations disparues est, quand elle est faite pieusement, angoissante entre toutes. C'est un dialogue avec les morts autrement passionnant que ceux qu'imagina Lucien de Samosate. Chaque momie ramenée au jour nous dit son nom, ses*

*titres et ses croyances; le moindre petit caillou couvert d'hiéroglyphes parle à qui sait les traduire.*

*J'ai, pour ma part, fait sortir de leur cachette des centaines de statues : chaque fois, Madame, qu'une d'elles fut découverte, je ressentis une émotion que je voudrais vous faire partager, ne fût-ce qu'un instant. Elles sortaient peu à peu, l'une après l'autre, de la boue de Karnak et revoyaient la lumière après de longs siècles d'enfouissement. Les textes dont elles étaient couvertes m'ont confié toute leur histoire; j'ai revécu avec elles dans les temps passés et exaucé leur vœu sans cesse renouvelé. « Que mon nom persiste à jamais dans les siècles des siècles. » Tous ces pauvres disparus, ces ombres errantes clament très haut leur amour de la vie et l'horreur qu'ils avaient de la mort et de l'oubli : ils ne pouvaient croire à l'anéantissement complet et*

définitif de ce qui constitua leur personnalité; afin de perpétuer leur nom, les rois construisent leurs énormes pyramides et lancent vers le ciel les hypostyles géants. Grands et petits emportent dans la tombe un dernier trésor, le plus précieux de tous : le papyrus sur lequel sont tracées les formules efficaces, grâce auxquelles ils pourront « revoir le jour, sortir vers la lumière ».

*C'est l'ultime Espérance que leur donna la Foi dans le dogme de la Résurrection.*

*Les archéologues sont impuissants à réaliser tous les vœux de ces êtres dont les dépouilles se sont accumulées depuis des siècles sur les bords du Nil. Nous ne pouvons que, selon leur désir, faire « reverdir leur nom », comme ils disaient. En accomplissant cette œuvre, en notant ce que tous ces oubliés ont fait et pensé, chacun de nous tâche de les ramener vers leur chère lumière, croyant, comme Michelet, que*

---

*l'Histoire est, elle aussi, une résurrection.*

*Tel est, Madame, le plaidoyer que je vous prie de me pardonner.*

*Ainsi que je vous le disais tantôt, je voudrais vous revoir en Égypte et, à mon tour, vous servir de guide. Nous prendrons d'autres routes que celles que vous avez suivies, marchant lentement et nous arrêtant à chaque pas pour écouter ceux qui chantent ou qui pleurent. Nous irons par les champs et par les vallées voir ceux qui travaillent et tirent du sol de riches moissons, et, de ce que je vous montrerai, vous composerez un nouveau livre, frère dissemblable de celui-ci, mais non moins charmant. Pourrons-nous jamais réaliser ce beau projet que je vous soumetts? Qui sait? Les gens d'ici, en semblable occurrence, concluent par ces mots : « In'cha Allah : S'il plaît à Dieu! »*

*C'est dans cette espérance que je vous prie,*

*Madame, de bien vouloir agréer l'assurance  
de mon profond respect.*

*Georges LEGRAIN,  
Directeur des travaux du Service des  
Antiquités de l'Égypte.*

## AVANT-PROPOS

---

Comprendre la nature, la regarder avec des yeux observateurs et tendres à la fois, est une chose rare et difficile.

Au siècle dernier, des philosophes tels que Jean-Jacques Rousseau ont cherché à faire de cet amour un culte et ont eu la prétention de l'imposer aux autres.

On n'apprend pas à aimer la terre et ses beautés. On naît peintre ou poète, toutefois, il faut le reconnaître, si comprendre la nature procure une satisfaction charmante mais un peu égoïste, chercher à reproduire et à décrire ce que l'on a vu et senti, c'est

essayer de donner de la joie aux autres, aux êtres moins privilégiés qui ne peuvent que rarement aller vers le but où tend leur désir.

Je serais heureuse et fière si quelques-uns parmi mes lecteurs ayant été en Égypte peuvent s'y croire encore en me lisant et si les autres, — ceux qui n'y sont jamais allés, — s'imaginent en revenir. Cet espoir est peut-être ambitieux et ne dois-je pas plutôt réclamer l'indulgence pour des pages écrites au jour le jour, en descendant le Nil à bord du *Victoria*, et complétées au Caire durant les moments trop courts qui ont précédé notre réembarquement pour l'Europe?

# LA HAUTE ÉGYPTE



EN REMONTANT LE NIL

## IMPRESSIONS D'ÉGYPTE

---

# DU CAIRE A ASSOUAN

---

### SUR LE NIL

Nous sommes à bord du *Victoria*, joli bateau du Lloyd allemand à trois étages que nous sommes venus rejoindre du Caire à sa première escale.

En descendant du train, la promenade dans la seule voiture de la ville, escortée par la plus grande partie des indigènes et de deux hommes de police galonnés, ne manquait pas de pittoresque. Pour cocher, un petit garçon de cinq ans, coiffé du fez national, important et grave.

Le transbordement de nos nombreux colis dans une lourde barque, le chant des rameurs, le lever de la lune, tout cela, grâce à la nuit bleue et calme, était d'une poésie captivante.

Descendre le Nil est une chose idéale, chaque heure apporte une impression différente. Dès que l'aube se lève, de tous ses yeux on regarde et l'on s'émerveille du spectacle. Il semble que dans l'air flotte comme une ambiance qui vous prépare à l'enthousiasme; on est attentif au moindre rayon, au plus léger vol d'oiseau. L'âme ne demande qu'à admirer, à comprendre, à s'identifier avec tout ce qui l'entoure. Passé et présent se fondent l'un dans l'autre.

Aujourd'hui comme jadis on glisse lentement devant les berges, tour à tour vertes ou de couleur neutre, entre lesquelles coule, calme et majestueux comme un



LES BORDS  
DU NIL



---

jeune dieu, le fleuve sacré, ce fleuve des rois et des empereurs que chérissent également bédouins et fellahs.

Les choses, par un caprice de la nature, semblent immuables, et cette terre, grasse et légère à la fois, des bords du Nil, ne paraît pas avoir souffert des mille blessures que les hommes lui ont infligées depuis tant de siècles.

Les coupures des berges sablonneuses ne sont autres que des puits superposés, creusés à même la terre, où les fellahs s'échelonnent pour déverser l'eau du fleuve et l'amener jusqu'aux canaux qui servent à irriguer les champs. A cet effet sont utilisées en guise de seaux des peaux de bouc qui se balancent au bout d'un souple bâton de tamaris dont l'une des extrémités est alourdie de terre glaise. Ces chadoufs sont en tout semblables à ceux employés par

les Égyptiens depuis les temps les plus reculés.

On ne saurait admirer assez la patience de ces fellahs dont le travail persévérant a fertilisé la terre égyptienne depuis des milliers d'années. Que penser de leur résignation inlassable : leur obtiendra-t-elle une place d'honneur au paradis des délices ?

Pour remplacer le travail des hommes, parfois une paire de bœufs ou un chameau actionnent des saquiehs, mode d'arrosage que son modernisme rend plus avantageux.

Tout le long du fleuve, on voit des villages gris, construits avec des briques séchées au soleil. Certaines demeures affectent des airs de petites forteresses et leurs murs nous paraissent décorés de sortes de boules informes, emmanchées sur des pals qui, de loin, ressemblent à des têtes coupées de croyants. Ce ne sont, en réa-



▪ LES BORDS DU NIL ▪

---

lité, que des pigeoniers, décorés de poteries, où nichent les couples roucoulants. Les branches d'arbre servent de perchoir. D'autres demeures plus humbles, aux toitures de roseaux ou de canne à sucre, s'appuient contre les dattiers à panaches ébouriffés.

Que de passants sur le chemin étroit des chaussées! Que d'hommes en robe sombre ou bleu clair! Et pour fond de tableau, des murailles friables d'une teinte douce et dorée dont la pureté de l'air nous permet de percevoir à distance les aspérités et jusqu'aux moindres détails. Qu'y a-t-il derrière ces frêles barrières? Des sables et encore d'autres sables qui composent les déserts libyque et arabe.

Des femmes drapées dans leurs voiles noirs animent le tableau, ombres mystérieuses; à toute heure du jour elles viennent

emplir leurs cruches de terre au Nil et dégringolent en courant, lestes et agiles, portant leur amphore sur le sol qui s'effrite. Quand elles remontent avec leurs fardeaux sur la tête, leur démarche se ralentit; les étoffes qui les drapent traînent derrière elles comme un manteau glorieux. On dirait des matrones romaines ou quelques pleureuses des temps antiques.

Les barques qui passent sont les unes pleines de poteries blanches, les autres chargées de cannes à sucre ou de fourrage. Toutes ont de belle voilure, parfois une voile unique qui se profile en forme de croissant ou plutôt de faux, faux d'une proportion démesurée et qui semble une menace. Repliées, ces voiles aiguës affectent la forme d'une quenouille et deviennent la parure obligatoire de ces felouques d'un autre âge, lesquelles, pleines de pas-



● LES BARQUES ●

sagers, montées par de nombreux rameurs, évoquent le souvenir des galères royales.

Vers midi, l'eau du fleuve est presque toujours unie comme celle d'un beau lac; elle coule large et placide dans son lit et ressemble tellement à un miroir qu'on redoute, lorsque le bateau avance, de le voir se briser. On a envie de crier à ceux qui tiennent le gouvernail : « De grâce, faites machine en arrière, stoppez bien vite! »

Les buffles recherchent le fleuve pour s'y baigner; leur tête, mal cornue, émerge seule des eaux. Vers le milieu de l'après-midi l'air est vif; l'épervier aux serres crochues, au bec avide, passe et repasse sans cesse à l'avant des dahabyés à voiles et à vapeur.

Parfois on côtoie de petites îles, habitées par des hérons, oiseaux sacrés. Leur silhouette fine fait paraître plus ridicules

encore les gros pélicans qui claquent du bec et, sérieux, nous regardent passer.

Je regrette qu'on ait choisi ces animaux comme emblèmes de l'amour paternel. En vérité leur amour pour leurs petits ne saurait compenser la disgrâce de leurs formes.

Que les couchers de soleil sur le Nil sont beaux et impressionnants! Quelle puissance de couleur! On dirait un embrasement du ciel pour récréer quelque dieu puissant. On pense aussi à un incendie immense, allumé pour le grand plaisir de quelque Néron blasé et sanguinaire!

Aux dernières lueurs du jour, la silhouette des hommes et celle des choses prennent des teintes sombres. Les palmiers ressemblent à des plumes noires et, sous la pourpre du couchant, des théories de femmes passent avec des airs amoindris d'ombres chinoises.



AU BORD DU NIL



"LES SILHOUETTES"



---

Tout à coup surgit, au milieu du ciel embrasé, comme une sorte de jet de fumée : le panache d'un volcan aérien. Parfois ce panache se transforme et prend des allures de vase renversé d'argent ciselé, d'où s'échappent, comme de précieux parfums, des petites bouffées de nuages. L'effet est presque impossible à décrire, et dure si peu, qu'on croit avoir rêvé lorsque l'astre de lumière disparaît à l'horizon.

La nuit bleue qui suit a des allures de courtisane voluptueuse et prenante ; pour jouir mieux d'elle, toute lumière éteinte à bord, on aime à laisser ouvertes les fenêtres des cabines alignées sagement les unes près des autres comme des cellules de moines. Elles sont petites, simples, ces chambrettes du Lloyd, mais leurs hôtes de passage y trouvent tout ce qui leur est nécessaire.

DENDÉRAH

## DENDÉRAH

Le premier temple que nous ayons visité est celui d'Hathor, à Dendérah; il date des derniers Ptolémées et de l'empereur Auguste. L'harmonie parfaite de ses proportions le rend remarquable.

Un gardien, beau comme un bronze antique, nous explique les tableaux qui décorent ses nombreuses chambres et ses cryptes mystérieuses. Il nous conseille de monter sur les toits en terrasse et de faire le tour extérieur du temple de la déesse de l'amour et de la joie, pour admirer les reliefs qui les décorent. Ils

aident à reconstituer l'histoire du passé.

Ptolémée XVI, dit Césarion, fils de César, nous intéresse moins que la belle Cléopâtre dont la fière, délicate et aristocratique silhouette se présente, comme il convient, surmontée de deux énormes têtes de lions (gargouilles jadis).

Ces fauves servent d'armes parlantes à la reine qui ne connaissait pas de défaite, puisque, pour venger ses armées dispersées, elle asservissait ses vainqueurs qui devenaient les esclaves amoureux et soumis de ses charmes.

Nul ne peut rien contre la destinée; de crainte de déchoir, la reine astucieuse et superbe préféra devancer l'heure assignée à la Parque pour trancher avec ses implacables ciseaux d'or le fil d'une si glorieuse destinée.

LE TEMPLE  
DE  
DENDÉRAH



LOUQSOR

ET LES TOMBEAUX DES ROIS



◦ TEMPLE DE LOUQSOR ◦

## LOUQSOR

### ET LES TOMBEAUX DES ROIS

A Louqsor même, le Winter Palace, si confortable avec ses jolis jardins fleuris, fait le bonheur de ceux qui veulent hiverner en Égypte, mais son élégance paraît déplacée aux touristes qui ne cherchent que la couleur locale et les souvenirs du passé. Sur un quai trop large se promènent des dames en toilettes claires, qui achètent aux étalages en plein vent des produits soudanais et des antiquités douteuses. Cette civilisation récente ôte réellement beaucoup d'intérêt à la station elle-même.

En débarquant on constate avec chagrin

que l'effet des temples de Louqsor, consacrés à la trilogie thébaine : Amon, Mout sa femme et Khons, est diminué singulièrement par les maisons de plâtras ou de pierres qui sont venues, en pariétaires, s'accoter à leur flanc, tels des nids de frelons.

Ils sont pourtant d'une beauté remarquable, ces temples, avec leurs piliers papyrifformes et leurs statues de granit aux proportions gigantesques, hélas mutilées pour la plupart!

Ces actes de vandalisme vous causent au premier abord une impression pénible, troublante. A ce sentiment de malaise succède une colère froide contre les misérables qui s'en sont rendus coupables.

Mais à mesure que l'on approche de ces colosses de pierre on s'y intéresse davantage. Leurs yeux immenses, dépourvus de prunelles depuis que le temps a effacé la

peinture des visages, semblent immenses; ils font paraître le nez délicat et fin, et la bouche un peu voluptueuse, aux lèvres débordantes, grâce à une expression de douceur et d'aménité, ne saurait déplaire.

D'autres statues au masque ravagé n'ont parfois qu'un bras, et même pas de jambes, on constate pourtant que le temps pour les dédommager de leurs charmes défunts les a parées d'une grâce particulière et subtile.

Subtile! ce mot est fait pour les figures égyptiennes, aussi bien pour celles que des ciseaux puissants firent jaillir de la pierre ou du marbre, que pour les profils précieux dont tant de pinceaux discrets animèrent les murs des caveaux funéraires et des sarcophages. Subtils aussi sont les visages des hommes actuels. Ne surprend-on pas, dans leur sourire, dans leur regard, cette

indéfinissable expression de mystère, de douceur, de dédain et de finesse?

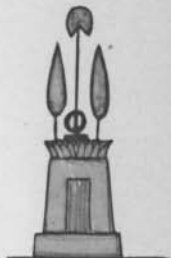
A Louqsor se trouve la clef de la haute Égypte que tout Égyptien voudrait presser sur son cœur, de même que les rois et les empereurs sur leur piédestal tiennent la clef bouclée de la vie.

Louqsor (1)! ce nom en vérité, avec sa terminaison sonore et noble, est celui qui convient à la ville d'où nous traversons le Nil pour gagner, sur la rive opposée, la vallée des Rois.

Une suite de défilés sauvages, s'allongeant pareils à des reptiles, mènent jusqu'au lieu où les hommes violent à toute heure les sépulcres royaux!

Si j'avais été la souveraine de cette partie de la haute Égypte, je me serais effor-

(1) Louqsor, en arabe *El Qousour*, signifie les châteaux.



• VERS LE TOMBEAU DES ROIS •

cée de faire de mon royaume un grand musée en plein air. J'aurais ordonné de sculpter des figures titanesques le long des parois fabuleuses qui surplombent le chemin que nous suivons.

Il m'aurait été indifférent que l'émiettement de la matière première dût un jour détruire une partie de la beauté de mon œuvre. Seul le fameux temple d'Abou-Simbel, dans la basse Nubie, a été inspiré de cette belle et artistique conception.

Je regrette doublement que le temps me manque pour aller jusqu'à Ouâdi-Halfa.

La route qui coupe la vallée des Rois, lacet blanc entre des sables jaunes, après mille et mille circuits aboutit prosaïquement à une barrière où vous arrête l'administration en la personne d'un de ses employés. Cet homme vous prie d'exhiber votre « permis de visite des monuments

égyptiens ». On est contrarié à tort par cette formalité indispensable à un État qui a le souci de ses trésors et prétend les protéger contre le vandalisme d'admirateurs passionnés dont certains n'hésiteraient pas à emporter quelques débris d'une merveille en guise de souvenir.

Ce permis administratif, c'est le « Sé-same » qui ouvre les portes des tombeaux royaux. Pour accéder aux cryptes funéraires, il faut suivre des souterrains en pente douce que décorent des hiéroglyphes et des peintures murales représentant les disques écrasés du soleil aux ailes ouvertes de faucon et toute la kyrielle des animaux sacrés.

Une sorte de recherche naïve donne aux peintures égyptiennes une vitalité extraordinaire et les tons des couleurs employées : le rouge ocre, le bleu lapis ou turquoise,

les jaunes en particulier, sont des teintes que nos pinceaux reproduisent mal et dont l'éclat nous surprend.

Dans les reliefs on constate la singulière conception d'artistes qui donnaient aux divinités des faces bestiales et de préférence les représentaient avec les têtes d'oiseaux ou de carnassiers qui leur étaient attribuées, tandis qu'ils dessinaient les animaux avec des visages humains, empreints d'une expression spirituelle et charmante.

Les tableaux décoratifs des murailles souterraines se répètent souvent, mais ils amusent néanmoins.

La reproduction des scènes familiales ou guerrières est des plus minutieuses; le détail des rythmes sacrés ne manque pas d'intérêt non plus.

Pourtant il est bon d'oublier les serpents aux mille replis, les dieux marchant la tête

en bas, et les hiéroglyphes compliqués expliquant le mystérieux passé des rois portant la couronne rouge ou blanche de la haute et basse Égypte et parfois la double couronne.

Il est sage de regarder à ses pieds pour éviter les embûches que les anciens se plaisaient à dresser sous les pas des profanateurs d'ombres, des voleurs de biens terrestres.

Les augustes souverains, Ramsès II, Ramsès III, Séthos I<sup>er</sup>, Thoumosis et enfin Aménophis, qui dorment en ces lieux, avaient bien prévu qu'on chercherait à troubler leur sommeil et que les vivants tenteraient de s'approprier les richesses qu'il plaisait à leur orgueil de faire ensevelir avec eux.

Aménophis, dont la demeure dernière si bien décrite par Loti est d'un intérêt pre-

nant pour les visiteurs de tout sexe, de tout âge, de toute race. Aménophis à la tête fine, aux traits arrêtés, dont le masque couleur de bronze n'attriste pas, attire au contraire.

Aménophis, tel qu'on aime à le représenter, Aménophis devant lequel on s'arrête ému et que l'on quitte avec regret pour céder la place à d'autres touristes.

Mais à peine s'est-on éloigné du sarcophage royal que l'on revient sur ses pas. Le roi endormi depuis tant de siècles vous rappelle... on se rapproche pour le voir une fois encore. C'est à peine si les trois momies qui sont jetées et comme abandonnées sur le sol nu d'un sombre petit caveau tout proche du pharaon inspirateur de tant de temples et de tombeaux fastueux peuvent vous distraire un moment de lui.

Cette trilogie familiale n'offre pourtant

rien de banal : un enfant de sang royal, comme l'indique une des boucles de sa chevelure, gît entre son père et sa mère; cette famille de squelettes, relativement bien conservés, aux masques fins, aristocratiques, ne vous cause qu'une impression passagère.

Aménophis! roi puissant entre tous ceux de la dix-huitième dynastie, c'est en réalité lui seul qu'on est venu chercher ici, le buste hors de ses bandelettes, et conservant sur son cœur, comme le plus cher, le plus précieux de tous les biens, un bouquet de mimosa auquel l'air chaud du caveau funéraire semble devoir garder éternellement ses attraits primitifs et son parfum.

Tandis qu'à regret on quitte ce domaine des morts pour remonter vers celui des vivants, les drogmans vous offrent avec

VALLÉE DES ROIS



l'inconscience orientale de déjeuner dans un caveau funéraire !

On peut revenir des tombeaux des rois à pied par la montagne jusqu'au temple de Deir el Bahari où vous attendent une nuée d'âniers avec leurs bêtes, dont les noms généralement anglais et fantaisistes amusent, tel celui de Merry Widow.

La traversée du fleuve au retour autant qu'à l'aller ne manque pas de cachet. Sans se préoccuper des voyageurs, on entasse dans des barques à voiles, d'un côté les chevaux dételés et les ânes, et de l'autre les voitures, les selles, les brides, les bâts.

Un tel embarquement ne va pas sans cris et sans désordre ! Quelques-unes des bêtes s'échappent, et ces transbordements prennent beaucoup de peine et de temps, ce qui n'est pas fait pour déplaire aux Orientaux !

LES  
COLOSSES DE MEMNON

## LES COLOSSES DE MEMNON

Les colosses de Memnon dont tous les ans les sables roses recouvrent les bases, ne sont pas des frères jumeaux. La légende assure que ces statues, de quartz d'un beau jaune, représentent Aménophis III et sa mère Métémone. Les monolithes sont d'une beauté étrange, impressionnante, dans le cadre où il a plu aux anciens de les placer!

Qu'importe si (1) Memnon, fils de l'Aurore, devenu muet depuis la restauration

(1) En réalité ces deux colosses représentent le même personnage, Aménophis III.

subie sous Septime Sévère, ne fait plus entendre au monde sa plainte monotone, cette plainte que lui arracha pendant tant de siècles l'ardeur des baisers du soleil, si forts et si prenants, qu'ils ressemblaient à une morsure. Métémone, en l'écoutant, versait des larmes; larmes de déesse qui se transformaient en rosée du matin, pour fertiliser durant des siècles les terres arables que nous parcourons aujourd'hui.

Cette histoire puérile et touchante à la fois me plaît, de même que celle qui veut qu'une larme d'Isis suffisait chaque saison à faire déborder le Nil pour féconder l'Égypte. Quelle puissance en ce temps les hommes attribuaient à la divinité!

Memnon près de sa mère Métémone a l'air placide et méprisant; peut-être est-il superbement indifférent! Quoi qu'il en soit, il a regardé, avec une patience millénaire,

---

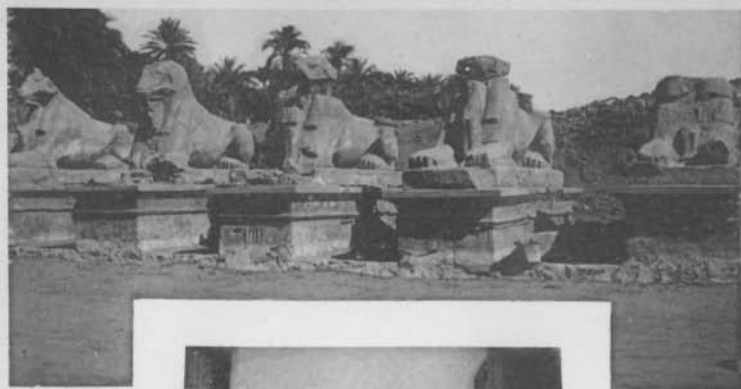
passer toutes les races qui conquièrent successivement l'Égypte.

Parmi ces glorieux qui voulurent laisser des traces impérissables de leur passage, quelques-uns, étant parvenus à se hisser jusqu'aux genoux du géant, gravèrent des vers grecs sur ses mollets marmoréens, des strophes amoureuses, étranges, dues pour la plupart à Balbilla, femme poète de la cour d'Hadrien.

A présent les bédouins marchent indifférents et distraits sans même lever la tête vers Memnon, mais les voyageurs tels que nous s'arrêtent, impressionnés par l'heure, le lieu, la majesté du panorama et se disent que ces monolithes sont ici à leur vraie place, plus imposants certes que les montagnes éloignées, contre lesquelles, par un étrange effet d'optique, ils semblent appuyés.

Memnon et sa mère dominant majestueusement des champs de maïs assez hauts déjà pour qu'y disparaissent à demi les buffles qui broutent la récolte en herbe. Et l'on s'émerveille une fois de plus de la fertilité de cette bande de terre cultivable et cultivée des deux côtes du grand fleuve, unique bienfaiteur de la haute et noble Égypte, dont le Nord était représenté dans le monde des hommes et des dieux par le papyrus, tandis que le Midi l'était par la précieuse fleur du lis aux pétales délicats.

KARNAC



■ KARNAC ■

## KARNAC

Karnac est-il plus beau au soleil levant qu'au clair de lune? Je ne saurais le dire. L'effet général du temple sous les rayons de Phébus est peut-être plus saisissant, mais quand le soleil inonde de lumière le lieu sacré, on comprend davantage le détail des beautés qu'il comporte.

La salle hypostyle d'Amon avec ses colonnes fortes et gracieuses à la fois comme les plantes qu'elles évoquent, est d'un prodigieux effet. Les piliers sont décorés de telle façon qu'ils peuvent servir de tableaux historiques. Les dessins qui les ennoblis-

sent expliquent les hauts faits guerriers de Sethos I<sup>er</sup> et de Ramsès II.

Beaucoup d'obélisques, de sphinx et de statues incroyables de proportions dans leur immobilité de granit, tenant encore la clef de la vie d'une main dont l'avant-bras parfois a été amputé.

Parmi ces marbres, bon nombre ont éprouvé l'horreur d'avoir leurs yeux crevés avec une sauvagerie raffinée.

Il paraît que, d'après une croyance indigène les statues, les grandes comme les petites, seraient en or! Elles n'en ont pas l'air, mais le fait est certain! Si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de chauffer le marbre ou le granit. Tous les Égyptiens croient qu'un esprit est emmuré par la volonté divine dans les effigies des dieux et malheur à qui lui ferait subir la crémation! Pourtant, en brisant le nez de l'objet que

---

l'on convoite, on force la divinité à sortir de sa maison de pierre, ce qui permet alors aux barbares de mettre la statue au feu et de s'apercevoir qu'elle n'est pas en or!

Avec cette inlassable foi orientale qui est l'apanage des Égyptiens aussi bien que des Arabes, les profanes ne se lassent jamais de raconter la même histoire de génération en génération et de recommencer le même acte stupide.

Il faut savoir que les dieux égyptiens avaient la puissance de détacher une parcelle d'eux-mêmes pour animer de leur esprit un marbre aussi bien que le corps d'une bête, un bélier le plus souvent.

Ces divinités de second ordre étaient envoyées en des temples divers dans le but de réveiller la piété des fidèles et aussi pour tenir compagnie dans leur exil à d'autres dieux qui les y avaient précédées.

Ces divinités consolatrices dans certain cas n'étaient que prêtées et devaient revenir à leur berceau; d'autres fois il était permis aux prêtres de les garder toujours.

C'est ainsi que l'ogresse de Thèbes, à tête de lion, vint se loger auprès du puissant dieu Amon.

De Sekhmet, le muflé effrayant plutôt qu'effroyable étonne sur un corps dont les formes n'ont rien de repoussant. Nous ne fuirons pas devant l'ogresse comme les Orientaux. Nous écouterons, amusés, le récit de ses forfaits; ils sont nombreux : enfants dévorés, hommes poursuivis à la brume, alors que, pour courir plus vite, la terrible déesse rejetait par-dessus ses épaules des seins qui s'allongeaient alors jusqu'à ses reins puissants.

Pour l'instant, la statue de basalte noir, à masque léonin, ne paraît pas chercher à

TEMPLE  
LOUQSOR



SEKHMET



---

rassasier son appétit de fauve à notre détriment : c'est plutôt une bonne personne, un peu somnolente, coiffée à la manière d'un sphinx.

Les dessins qui ornent les appartements privés des rois sont pour la plupart charmants, d'une finesse, d'un agrément extrême. L'un d'eux voulut un herbier et commanda aussi le portrait de ses animaux préférés.

Grâce au talent des artistes, nous voyons en effet d'attendrissants petits veaux, de fines gazelles, puis des oies et des canards que leurs ailes agiles portaient jusqu'aux eaux dormantes du lac sacré, au temps où le Nil venait battre les murailles de Thèbes, ce qui permettait aux prêtres de sortir plus aisément la barque sainte, une fois l'an, au jour désigné pour sa promenade sur le fleuve.

Tout près de là, un immense et superbe

scarabée, en granit rose, découvert à Karnac en février 1908, garde à présent ce coin solitaire! Ce scarabée, d'un mètre de long, découvert par M. Legrain, est le plus grand spécimen existant de *la Résurrection*.

L'astre du jour va bientôt disparaître derrière les montagnes calcaires de la rive opposée à Thèbes et à Louqsor; il faut quitter l'aimable directeur des fouilles.

Nous sommes plein d'admiration pour le talent avec lequel il dirige les travaux de Karnac et a réussi, si vite et si bien, en employant les ouvriers indigènes et les moyens de travail les plus simples des âges précédents, à relever une partie des piliers du propylée d'Amon, cette splendide colonnade précipitée violemment sur le sol par un tremblement de terre.

Comme ces pierres sont couvertes de figures et qu'elles sont éparpillées à terre,

▲▲▲▲▲ CHEMIN DES SPHINX ▲▲▲▲▲



LE SCARABÉE  
KARNAC

---

c'est une sorte de formidable « puzzle » que la nature a offert à M. Legrain.

Il s'est épris du jeu, et je puis dire qu'à tout coup il obtient des réussites, puisque nombre de colonnes sont déjà reconstituées et remises en place.

Une des dernières visions que j'emporte de Karnac est celle d'un pilier, un peu isolé, terminé comme une corolle ouverte. La légende affirme qu'il servait de fuseau à l'une des reines d'Égypte qui aimait à filer. Quelle laine filait-elle donc ? et quelle force ce bras devait-il avoir pour conduire tout un peuple.

C'est à regret que nous reprenons notre route vers Louqsor, suivant à pas lents l'allée des sphinx à tête de bélier qui tiennent, pressées contre eux, de minuscules statues des rois.

Je dis sphinx à tête de bélier, mais

c'est une façon de parler car la plupart d'entre eux sont décapités et ce n'est que par l'imagination que nous reconstituons leur forme primitive.

Le soleil est prêt de se coucher, le ciel rougeoit d'abord, puis pâlit et paraît illuminer la campagne d'une lumière surnaturelle. Les palmiers se dressent altiers comme des arbres de féerie, les silhouettes des hommes s'amincissent : un coucher de soleil à Karnac marque une vie ! L'heure est inappréciable pour évoquer le passé.

Et nous songeons aux cérémonies rituelles, aux superstitions égyptiennes. Mais si nous admirons le culte de tout un peuple envers ces morts, nous ne pouvons point, sans un sourire de condescendante pitié, penser aux nécropoles des chats, et d'autres animaux symboliques, que nous négligerons peut-être de visiter.

LE TEMPLE D'HORUS

A EDFOU

TEMPLE D'EDFOU



## EDFOU

Nous allons à Edfou en chaise à porteur; quatre par quatre, les fellahs soutiennent sur leurs robustes épaules nos fauteuils d'osier posés sur des bâtons. Ils courent en chantant, ces fellahs, précédés ou suivis de leurs camarades qui les relayent fréquemment. Si le chemin est difficile, accidenté, ils accélèrent leur marche; y a-t-il des fossés à passer, les porteurs se font un malin plaisir de les sauter. Le grand sport est de chercher à dépasser les chaises qui précèdent. C'est un miracle que les chutes ne soient pas plus fréquentes. Il advient pour-

tant qu'à la suite d'un faux pas un des porteurs s'agenouille sur le sol, que le fauteuil bascule avec celui ou celle qui l'occupe. Alors regrets! lamentations! excuses dans la crainte très justifiée de n'avoir pas de backchich.

Dans l'antiquité, Edfou se nommait Tbôt et Atbô en copte, d'où lui est venu en arabe le nom d'Edfou.

Le soleil était le dieu que l'on y représentait sous les formes variées du faucon aux ailes déployées, du disque solaire ou d'un personnage hiérocéphale.

La chapelle de la Naissance fut construite sous Evergète II, elle se trouve près de l'entrée du temple d'Horus; on voit nombre de salles décorées des images de la déesse Hathor. Les reliefs de l'immense pylône à l'entrée du sanctuaire la représentent encore.

---

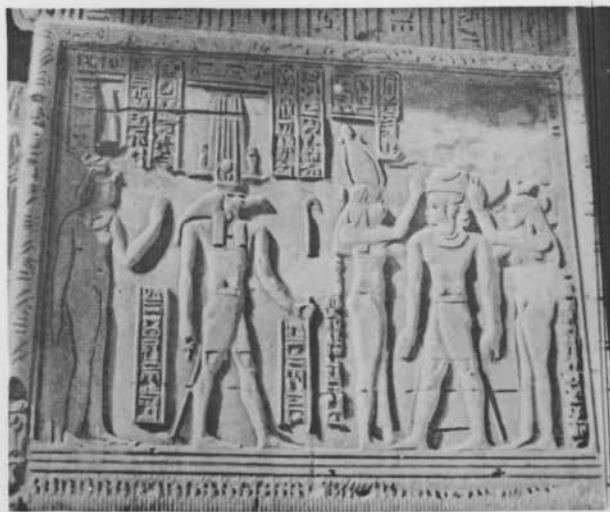
Il est curieux de constater combien, jadis, pour frapper l'imagination du peuple, on aimait à répéter les mêmes images. La gloire ne consistait pas seulement à se faire statufier de son vivant. On cherchait moins la qualité et la beauté des effigies que leur nombre.

C'est ainsi que pour orner les avenues et monuments publics, les rois commandaient une infinité de répliques de leur statue; le plus curieux c'est que cette uniformité ne paraît point monotone et contribue à la grandeur et au faste de l'architecture égyptienne.

Pour flatter leur maître et plaire au peuple les statuaires, inlassablement, créaient des dieux et des rois coiffés à la manière des sphinx, presque identiques, debout ou assis, tristes ou gais, colossaux le plus souvent!

Il y avait encore des magasins, où des artistes secondaires taillaient une série de béliers au profil moutonnier et têtue, et surtout des sphinx à tête d'homme, au menton soutenu par l'imposant cartouche.

TEMPLE DE KÔM OMBO



KÔM-OMBO



## KÔM OMBO

Le temple de Kôm Ombo dont l'élégante silhouette domine le Nil, a été décoré à deux époques bien différentes; les bas-reliefs datent des Ptolémées et les reliefs en creux des Romains.

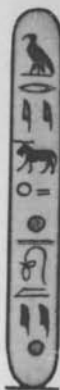
A Kôm Ombo, on vénérât jadis deux dieux principaux, à tête de crocodile et de héron, en plus Hathor et beaucoup d'autres!

On voit encore sur les murs et sur les fûts des colonnes à chapiteau, ornés de palmes, l'image de ces dieux et de ces déesses au chef étrange portant le disque

du soleil, ou les cornes d'Hathor, en forme de lyre, puis les rois et les empereurs coiffés des couronnes traditionnelles de la basse et haute Égypte : la cruche de terre rouge renversée et la gracieuse fleur de lis blanche ; enfin les pontifes officiant à la table du sacrifice.

Tous les personnages qui parent les murs, marchent de profil et sourient, leur sourire un peu ambigu est un agrément de plus ; ils ont l'air de vous faire signe amicalement de leur main aux doigts uniformément fuselés. Ils semblent vous dire : « Venez, nobles étrangers, nos amis ! ne craignez rien, vous pouvez impunément pénétrer jusqu'au Saint des Saints, où n'est plus gardée la divinité dans la barque sacrée. Notre temple vous est ouvert, nous vous ferons bel accueil. Regardez, voyageurs, l'œuvre magnifique des temps jadis !

KŌM-OMBO



---

Admirez comme ici le ciel est bleu, le Nil plus majestueux lorsqu'il coule au pied de nos falaises. »

L'air est pur et frais ce matin. Les oiseaux volent et chantent : passants, supportez sans mauvaise humeur les petits quémandeurs de bakchichs au visage sombre, qu'éclairent seules leurs dents blanches, d'autant plus blanches qu'elles mordent à toute heure dans la canne à sucre, cette canne dont la douceur nourrit et désaltère, fortifie toute la population riveraine du Nil et pour elle représente ce que les dattes sont aux Arabes des oasis du Tell algérien et tunisien.

Contre un pylône antique, à l'entrée du temple, des ânes blancs vous sont offerts comme des bibelots sans importance par des enfants nus. Ces ânes sont les plus gentilles choses du monde : tache blanche,

tache brune, animal et enfant ne semblent être que cela sous le soleil radieux.

Pour les adultes, coiffés de couronnes d'herbe, ils préfèrent vous tenter par des bouquets, des colliers d'ambre, des chapelets en bois de santal aux grains parfumés.

Kôm Ombo, j'emporte de toi un souvenir exquis, précieux, comme les attraits de cette Cléopâtre que nous avons admirée déjà sur les murs de Dendérah et que nous aimons à retrouver ici, souriante, énigmatique, au rang des déesses; ses attraits, incontestables et incontestés ne l'ont-ils pas rendue immortelle!

ASSOUÂN

BATELIERS ET BÉCHARÏM



ASSOÛAN  
LA PREMIÈRE CATARACTE



## ASSOUÂN

Comme nous atteignons la première cataracte une brise aimable rafraîchit la haute Égypte. Des barques glissent au fil de l'eau avec leurs voiles croisées, élevées vers la voûte céleste comme des mains jointes pour la prière.

Que Dieu et Allah bénissent ces humbles bateliers; lorsque le vent ne les aidera plus, ils replieront leurs toiles et attendront patiemment, pour continuer leur voyage, qu'il s'élève à nouveau.

Assouân est une vraie beauté d'Orient. La lumière y est violente, le soleil âpre

mais tempéré par une brise fraîche qui aide à supporter la chaleur du jour et dont nous ressentons déjà les effets bienfaisants.

Le site d'Assouân me plaît très particulièrement avec son île Éléphantine, et son horizon borné à l'ouest par les monts de Libye et à l'est par la chaîne arabe.

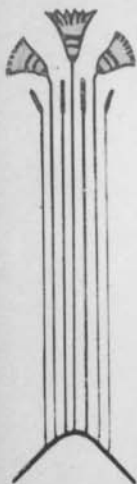
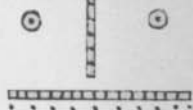
Les maisons qui servent de magasins aux indigènes sont minuscules, toutes blanches; elles contrastent avec les demeures européennes à volets verts et surtout avec les grands hôtels destinés aux voyageurs de marque.

A Assouân, beaucoup de couleur locale et de mouvement. Voici les Nubiens, dont le turban blanc fait valoir les traits fins et les dents blanches. Leur bouche entr'ouverte laisse voir une langue colorée qui ressemble à un pétale de rose en raison de

ILE D'ÉLÉPHANTINE



ASSOUAN



EMBARQUEMENTS

l'opposition de sa couleur avec leur peau bronzée.

Bien tournée, bien musclée est cette population de bateliers, mais parmi les quémandeurs de backchichs, accroupis sur la rive, combien de visages ridés, creusés, d'êtres dont les membres sont desséchés comme des sarments de vigne au sortir d'un feu ardent! On se demande si la plupart de ces gens ne vont pas se diminuer, s'annihiler et finir en de petits tas de cendre ou de poussière qui se disperseront au gré du vent.

Que de cris gutturaux poussés à pleine gorge par les bateliers pour le maniement des voiles! Ils vous assourdiraient s'ils n'alternaient avec des sortes de mélopées étranges qui sont précédées de litanies en l'honneur d'Allah « très grand, très bon, très puissant ».

Les rameurs ont l'habitude de chanter et de psalmodier pour s'encourager et enlever dans un grand effort les lourdes barques qu'ils doivent conduire d'une rive à l'autre. Ils se servent de rames énormes, et parfois de simples morceaux de bois à peine équarris.

Assouân me fait songer à Malte : même types de marchands de tout et de rien, des soldats en kaki; une myriade de têtes rasées à côté de chefs ornés de fez ou de madras. Enfin les femmes, drapées de noir, impersonnelles, passant dédaigneuses auprès de petites filles effrontées, enveloppées dans des loques et portant gaiement sur leur tête une corbeille de jonc ou une boîte de fer-blanc, bidon de pétrole reluisant au soleil et remplaçant la cruche traditionnelle.

A Assouân, aucune poésie, de l'animation, des chants, des rires!...

---

Descend-on à terre : les âniers, avec leurs chemises bleues ou blanches, vous offrent de fringantes montures à longues oreilles, dont la selle est relativement confortable et élégante. Des chameaux, les jambes pliées sous eux, attendent la fantaisie des touristes.

J'ai vu en Afrique tant de ces quadrupèdes aux laines brunes et épaisses, aux corps énormes, que ceux d'Égypte me paraissent, en raison de leur poil jaune rasé, de leurs membres fins et de leur petite tête aux yeux saillants à longs cils, des méhari agiles et frémissants. Ils sont dociles, au contraire, se prêtent à maints caprices, se laissent monter par ceux qui veulent poser devant un kodak ou faire une promenade au petit trot suivis d'un enfant nègre.

Montés par des indigènes qui les con-

duisent avec une simple corde d'alfa enroulée autour du poignet, ces animaux prennent bientôt une allure rapide.

A la porte du désert rien ne semble ridicule : ni les casques coloniaux sur n'importe quelle tête masculine ou féminine de touriste, ni les chapeaux fantaisistes ornés de voiles verts ou bleus, ni les bicharins à la chevelure tressée exhibant des cornes d'antilopes et des crocodiles séchés au soleil. On en est réduit à se contenter d'acheter la peau de ces dangereux amphibiens que la civilisation a exilés vers des régions plus lointaines où ils se rassasient moins aisément de bonne chair humaine.

A mesure que le thermomètre monte, le Nil baisse et il faut renoncer à l'idée de prolonger notre séjour ici. L'heure est venue de quitter le désert.

Le désert ! Quel effet il produit sur ceux



• ASSOUAN •



---

qui le contemplant pour la première fois, tourmenté, immense, avec ses sables gris cendré, ses blocs de pierre ressemblant à des mastodontes, ses carrières granitiques d'où sortirent tant de statues de rois et les obélisques hiéroglyphés des reines.

Le désert que l'on trouve en quittant les maisons d'Assouân se déroule inlassablement pour prendre le nom de Nubie. La beauté de cette solitude austère est si grande qu'elle semble, victorieuse de la terre fertile et grasse, l'emporter en agrément sur elle.

D'ailleurs, les hommes accoutumés à parcourir les plaines infinies et qui ont presque résolu le problème d'y vivre sont plus épris de leurs sables que les cultivateurs de leurs champs, que les souverains de leurs vallées et que les pâtres de leurs hauts plateaux.

PHILÆ



LE TEMPLE

DE PHILÆ



## PHILÆ

Je n'ai pas encore parlé d'elle, d'elle, l'île enchantée aux palmiers qui ne produiront plus et dont les troncs disparaissent chaque jour un peu, submergés par l'eau du fleuve; d'elle, la perle des perles de la haute Égypte, que nul n'a trop vantée; d'elle, objet des regrets de Loti! d'elle enfin, où les peuples ont bâti un temple à Isis, douce protectrice de l'île.

Ses gardiens aujourd'hui ressemblent encore à des prêtres et voudraient, aussi jalousement que ceux des temps jadis, la préserver de toute profanation.

Grâce à des barques étroites, on peut regarder de très près le kiosque légendaire, circuler aisément entre les colonnades des temples aux trois quarts submergés, s'arrêter au pied des pylônes de pierre dorés par le dieu Soleil mieux et, plus artistiquement, qu'aucun être humain n'aurait su le faire.

Enfin, on descend au seuil même du sanctuaire d'Isis dans les propylées. On admire les puissants piliers aux chapiteaux sculptés et ornés de palmes à côtes bleues; ils soutiennent le dallage qui tient lieu de plafond, sur lequel des peintures atténuées ressemblent à d'immenses amulettes enchâssées là par une puissance supérieure.

Silence et beauté sont la parure de cette fleur rigide que baigne les flots et qui émerge, délicate et divine, du milieu d'eux.

Les visiteurs ayant salué Philæ avant la construction du barrage, déclarent sacri-



PHILÆ



---

lège l'acte de ceux qui, dans un but lucratif, sapent les fondations de cette huitième merveille du monde.

Mais quant à moi qui viens ici pour la première fois, Philæ me semble avoir un charme plus pénétrant au sein des eaux dormantes que si elle était la Philæ triomphante des Ptolémées sur un tertre vert et embaumé!

Grâce soit rendue à Allah! Philæ, telle qu'il m'est donné de la voir souriante à l'approche du printemps, me prend l'âme comme un charme. Mes prunelles se dilatent de plaisir et voudraient s'agrandir pour mieux conserver le souvenir de tant de délicatesse et de grâce.

Après avoir longuement admiré, il faut partir; en ce pays la nuit tombe vite. Adieu Philæ! demeure parfumée de la mystérieuse, bienveillante et secourable déesse!

Adieu, œuvre de piété des hommes, que d'autres hommes issus d'une race différente ensevelissent sous une nappe liquide, ne rêvant plus pour cette terre d'Égypte que richesse et fertilité!

Hélas! le règne des dieux est passé : Osiris et Isis sont morts. Une jeune vierge éplorée en ses longs voiles flottants, n'est plus offerte à l'amour du fleuve et la barque sacrée, au jour de fête annuelle, ne remonte plus le Nil... mais seulement des dahabyés à voiles et à vapeur, pavoisées de drapeaux étrangers, claquant sous la brise qui plus tendrement aime à gonfler les blanches voiles des simples embarcations indigènes.

EN REDESCENDANT LE NIL

---

LE TEMPLE DE KHNOUM

A ESNÈH

## LE TEMPLE D'ESNÈH

Le temple d'Esnèh, consacré à Khnoum, divinité criocéphale, réclame, lui aussi, notre visite. Pour accéder dans les salles tout récemment déblayées, on descend par un escalier de bois à hautes marches. Les chapiteaux émergent seuls à fleur du sol et les dalles des plafonds ont été respectées, ce qui donne à ce lieu saint un air de mystère et de recueillement très particulier.

Esnèh s'appelait jadis Te-Snèt. Te-Snèt était, parmi les villes de la haute Égypte, une des plus importantes; elle fut nommée

Latopolis par les Grecs, du nom du poisson Latos qu'on y vénérât.

A cette station, la population riveraine, plus nombreuse que partout ailleurs, se porte sur le rivage à l'arrivée des dahabyés afin d'offrir aux étrangers les produits de son industrie. Paniers et corbeilles d'osier sont tressés avec des laines de couleur et ma foi, presque élégamment. Mais, inconscients du mérite de leur travail, les indigènes vous offrent, avec autant d'insistance et pour environ le même nombre de piastres, des jouets primitifs de leur façon à têtes de crocodiles et de souris, et en guise de poupées, de lamentables fantoches, dont le corps, fait de quelques morceaux de bois, est habillé de loques sordides.

Après une courte escale, comme le bateau est prêt à repartir, les hommes aussi



◦ TEMPLE D'ESNÈH ◦



---

bien que les enfants poussent des cris sauvages en cherchant à attraper au vol les sous que les passagers leur jettent et des morceaux de sucre dont ils sont très friands.

# ABYDOS



TEMPLE  
D'ABYDOS

.....



.....

.....

## ABYDOS

Comme l'heure matinale est aimable en Égypte! Quelle douce lumière enveloppe toute chose! les monts sablonneux et les bois de palmiers; une brise douce fait à peine onduler les blés verts des bords fertiles du Nil.

Le matin est tout naturellement indiqué pour les excursions, tandis que celle du crépuscule, — l'heure mauve, comme je l'appelle, — plus attendrissante, plus intime, doit être réservée à la rêverie.

Il faut environ une heure pour se rendre en voiture ou à âne de Béliané à Abydos.

L'excursion, des plus intéressantes, mérite d'être entreprise : le pays que l'on traverse avant d'atteindre le temple de Sethos est d'une fertilité extrême. Cette fertilité me plaît presque autant que les temples eux-mêmes, car on finit par s'accoutumer aux proportions colossales des constructions égyptiennes, à tant de plafonds écrasants, aux colonnes rappelant des tiges de papyrus, des troncs de palmiers, ou encore la gracieuse fleur de lotus en bouton ou épanouie.

Aux environs de Béliané, les blés sont plus serrés, plus beaux que partout ailleurs, les sillons où ils mûriront ont été tracés par la primitive et éternelle charrue arabe; voici des champs de fèves où les Bédouins disparaissent jusqu'aux épaules!

Beaucoup de tentes de pasteurs, des norias, car cette terre est étrangement mor-

---

celée et chacun paraît content d'avoir pour bien unique un champ, pourvu qu'il possède un puits.

Abydos, dès la première dynastie, fut une nécropole importante et, durant des siècles, les Égyptiens considérèrent comme un bonheur suprême de s'y faire enterrer sous l'égide du dieu Osiris. Dans la ville et sa nécropole, était adoré le dieu des morts, premier habitant du royaume de l'Ouest, le fameux chien Kenthé Amentioü.

Le temple magnifique de Sethos I<sup>er</sup> où l'on adorait sept divinités au nombre desquelles était ce roi, fut complété sous Ramsès II, son successeur. Les reliefs en sont d'une élégance extrême et d'une finesse de touche parfaite.

Qui n'a entendu parler de la table d'Abydos, grâce à laquelle on a pu dresser la liste complète des rois égyptiens; naturel-

lement, c'est un mur, cette table, le relevé des dynasties a été établi avec tant de soin qu'on y lit le nom et même le prénom que chaque souverain portait avant de régner, nom qu'il changeait lorsqu'il prenait le sceptre d'une main autoritaire.

Dans le temple, les gardiens, enturbanés de blanc, suivant l'usage, vêtus d'une robe bleue, errent, un brassard au bras, signe de leur fonction; ils tiennent une gaule sèche à la main; tous ont la même démarche lente, noble, en s'avançant au-devant des étrangers; ils espèrent sans doute un backchich, mais ne le quémantent pas.

FIN DE LA CROISIÈRE

SUR LE NIL



• ■ • SUR LE NIL EN DAHABYÉ • ■ •

## FIN DE LA CROISIÈRE SUR LE NIL

Quel jour est donc celui-ci? Jamais je n'ai vu l'atmosphère aussi opaque, aussi terne; aucun rayon de soleil ne peut parvenir jusqu'à nous. La violence du vent dès le matin, est inconcevable! Au travers les hublots de la dahabyéh qu'on a fermée avec soin, je m'étonne des tourbillons jaunâtres qui obscurcissent l'horizon. Les palmiers éplorés, dont les palmes sont retournées pitoyablement, plient sous la rafale et quelques-uns se brisent.

Seule, la population indigène vaque à ses occupations sur les routes empoussié-

rées, et les bêtes, accoutumées aussi à ces surprises de l'atmosphère, les subissent, passives... Les troupeaux n'en ruminent pas moins, couchés dans l'herbe et les buffles viennent à l'heure habituelle se baigner dans le fleuve, troublé lui aussi.

Espérons que ce terrible « khâmasin » ne durera pas trop longtemps, et que notre arrivée au Caire, ce soir, à la tombée du jour, ne sera pas gâtée. Qu'Allah nous écoute et rendons-lui grâce s'il nous est favorable!

En dépit de la tourmente et de ces terribles rafales, un débarquement typique de l'un des passagers s'est effectué ce matin. Un chasseur qui voulait camper dans le Fayoum a exigé qu'on mît une barque à l'eau pour le déposer avec sa femme et ses deux enfants sur le rivage. L'embarcation ne pouvant approcher assez près de terre,

cette famille audacieuse fut débarquée sur les épaules des fellahs et abandonnée, nouveaux Robinsons, dans un océan de sable, attendant vainement l'arrivée des chameaux commandés en partant du Caire !

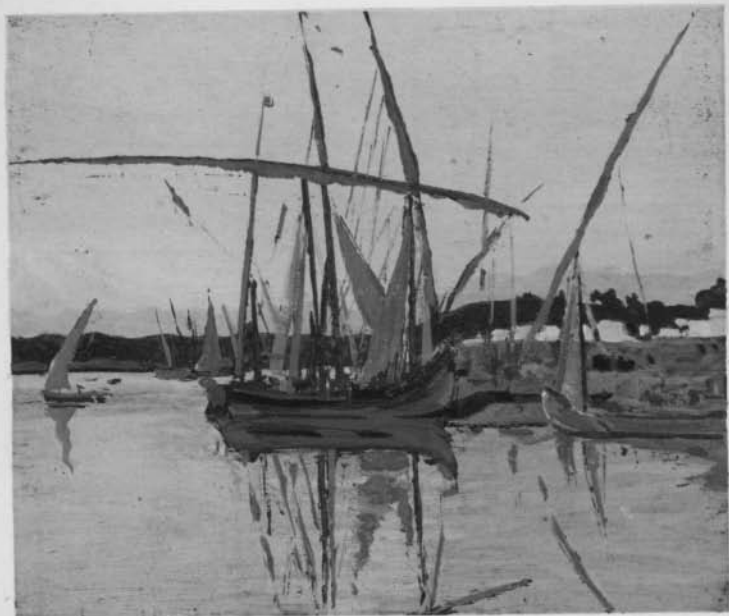
Drogmans et chameliers effrayés par la bourrasque ou n'ayant pu croire que des Européens consentiraient par un temps pareil à se mettre en route, n'ont garde de se montrer ! Heureusement un village est tout proche et nous sommes heureux de penser que nos ex-compagnons de route pourront y trouver, en cas de besoin, quelque assistance.

Nous approchons du Caire ; nous y serons demain soir. Voici donc la fin de notre croisière sur le *Victoria* ; l'heure triste des adieux aux barques à belle voilure, aux berges sablonneuses, aux villages de terre, aux grandes dunes calcaires !

Que garderai-je comme souvenir précieux de ce voyage? Des scarabées achetés en cours de route, ces insectes précieux que la dévotion égyptienne enfermait dans les cercueils avec les corps momifiés, en les mettant à la place du cœur? Une bague amulette, microscopique amphore, hiéroglyphée, enfilée dans un cercle d'or si étrangement roulé qu'il ressemble à un reptile? Cette bague me servira de cachet.

Qu'aimerai-je le plus à me remémorer quand je serai loin de la terre des pharaons? Les levers du jour? les couchers du soleil? ou les fines silhouettes qui, ainsi que dans les fresques, marchent toutes de profil sur les routes en chaussée et font par groupes une série de gestes qui diffèrent suivant leur profession ou les heures du jour...

Hommes, animaux, semblent faits du



limon de cette terre égyptienne, pétris d'une poussière qui, en nuages épais, s'élève et vous couvre de la tête aux pieds dès que vous descendez à terre. Elle vient même, en tourbillons, s'abattre sur le pont du bateau. Il est impossible de s'en garer et de s'en défendre; c'est l'ennemi qui sans cesse vous poursuit, vous atteint partout et qu'il faut subir, toute lutte étant inutile.

Et elle a, cette poussière, comme une odeur de momie.

En effet, c'est un ossuaire immense que l'Égypte puisqu'elle recèle en son sein un nombre incalculable de corps humains, de squelettes d'animaux. En comparaison de ces morts, infime est le nombre des vivants qui foulent le sol au-dessus d'eux.

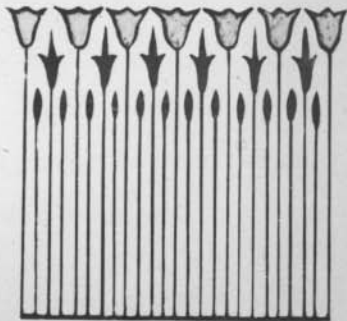
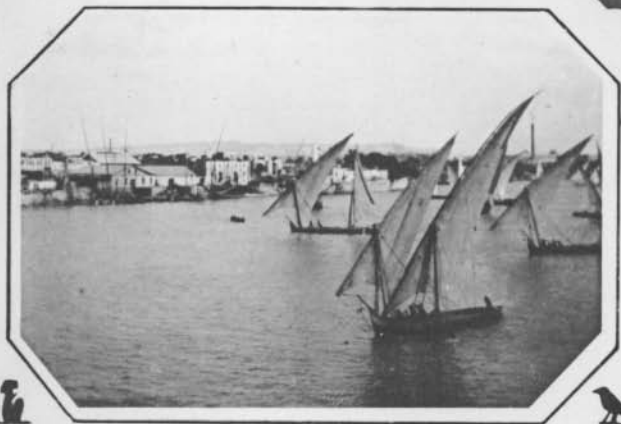
EN BASSE ÉGYPTE

---

LE CAIRE



CAIRE



## LE CAIRE

Ghéziréh-Palace est l'hôtel le mieux situé du Caire. L'île où il est bâti est reliée à la ville par un pont, qui s'ouvre à certaines heures régulières afin de laisser passer d'innombrables petites barques aux ailes aiguës et des trirèmes d'un autre âge.

Les hommes qui se tiennent debout à leur proue, grandes ombres muettes maniant le gouvernail, me font songer à quelques nautoniers pourvoyeurs des enfers.

Les fellahs qui leur obéissent au doigt et à l'œil, s'épuisent en efforts pour traverser le fleuve le plus vite possible. En ramant,

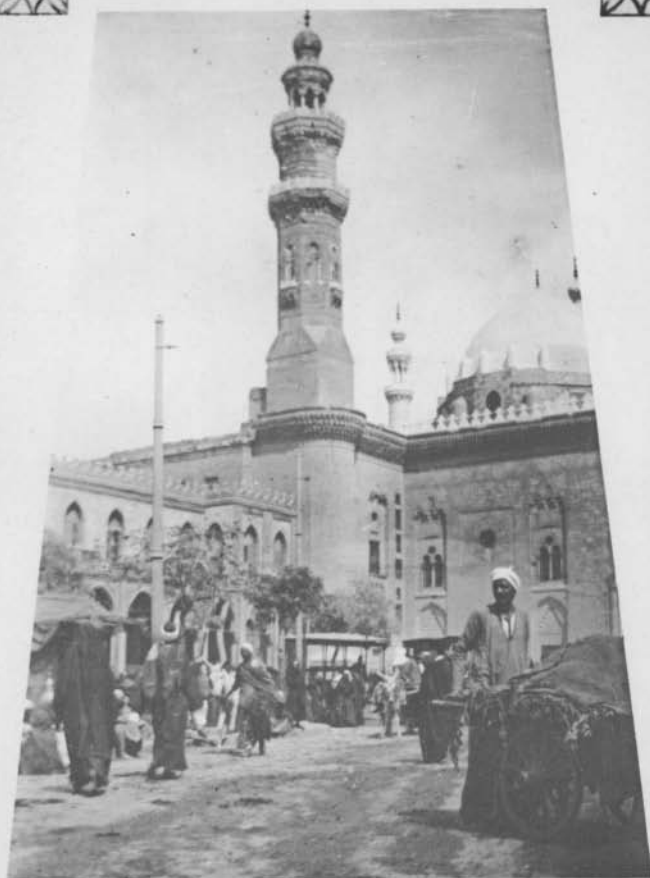
ils chantent; les paroles de leurs chansons varient, mais le ton est identique et lasse vite les Européens.

Nous n'avons que peu de jours à passer au Caire avant de retourner en Europe. Nous renoncerons aux longues stations matinales dans les bazars afin de mieux connaître les musées et de visiter les mosquées. Nos après-midi seront consacrées de préférence à faire des promenades en voiture dans les environs de la ville des khédives!

LES  
MOSQUÉES DU CAIRE



© 1925 BY THE NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY



LE CAIRE  
LES MOSQUÉES



## LE GÂMIA DU SOULTÂN HASAN

Les mosquées sont nombreuses et variées au Caire, mais les rues qu'il faut prendre pour les aller chercher sont d'une saleté repoussante et présentent un encombrement effroyable. Aux portes de ces lieux saints, pendant que l'on chausse les babouches obligatoires, on a grand'peine à se défendre d'une nuée de loqueteux et de mendiants.

La mosquée d'Hasan, par laquelle nous commençons, est la belle des belles. C'est un type de l'architecture égypto-arabe datant de l'an 1300 après Jésus-Christ. Ses

imposantes murailles, son minaret le plus haut du Caire, sa cour ouverte, sa belle fontaine des ablutions, les grandes et nobles proportions de ses salles, leur décoration, les riches pavages étonnent et charment à la fois.

Une porte incrustée d'or et d'argent s'ouvre pour permettre l'approche du tombeau où repose le sultan Hasan. Dans un mur on vous montre, avec ostentation et gloire, les dégâts que fit un boulet de Napoléon et le boulet lui-même demeuré en la place!

En face de cette mosquée est enterré dans une autre gâmia le khédive Isma'il et sa mère. La richesse de leurs tombes, ornées de candélabres et de vases d'argent, est extrême.

Une profusion de livres du Coran, très rares, nous sont montrés par le gardien qui

---

nous fait les honneurs de cette sépulture beylicale et s'excuse de ne pas nous laisser pénétrer dans la Gâmia Rifâigé qui doit son nom à un ordre de derviches. Actuellement, l'accès en est interdit aux chrétiens; de nombreux ouvriers y travaillent à ajouter les fenêtres et à placer des colonnes d'albâtre.

Il est bon, pour honorer la mémoire d'Isma'il, d'agrémenter, d'embellir cette mosquée, afin qu'elle ne soit pas trop écrasée par la beauté de celle d'Hasan qui lui fait vis-à-vis.

## LA MOSQUÉE UNIVERSITÉ DEL AZHAR

Les élèves qui habitent l'Université travaillent dans des chambres distinctes suivant les pays d'où ils viennent : ici, les Soudanais, très nombreux; là, les Turcs; plus loin, les Tunisiens, mais surtout les Égyptiens de la haute et de la basse Égypte et de l'Égypte orientale.

La bibliothèque, très importante, renferme des ouvrages précieux. On y étudie la religion et la jurisprudence; il faut de longues années pour apprendre à bien connaître le livre de Dieu, le Coran.

Dans la mosquée El Azhar (la Fleurie),

---

notre venue apporte quelque distraction aux étudiants ; mais nous passons discrètement et les leçons, un moment interrompues, reprennent vite.

Nous entrons et sortons par la porte des barbiers où autrefois les élèves se faisaient raser.

## LA GÂMIA D'IBN TOULOÛN

Dans ces lieux saints, on ne doit plus prier, en punition de l'audacieuse pensée d'un sultan ayant voulu donner à cette mosquée la même importance qu'à celle de la Mecque.

Cette gâmia est l'une des plus anciennes du Caire. Elle a des sortes de cloîtres ou arcades, une puissante et quadruple rangée de colonnes pare son sanctuaire.

Du haut du minaret construit dans une cour extérieure, on a vue sur les pittoresques collines de Mokattam.

La mosquée Ibn Toulouïn fut construite,



○ LES MOSQUÈES ○



---

dit-on, sur les plans d'un chrétien libéré. L'on ne devait employer pour la bâtir que des matériaux neufs, aucun des fastueux débris trouvés dans les décombres, ne pouvant, contrairement à la coutume orientale, être employé pour une si grande œuvre.

LE CIMETIÈRE  
DES MAMELOUKS

LE TOMBEAU D'IMAN CHAFÉ-I

Quand on habite Ghézireh-Palace, c'est tout un voyage de se rendre au cimetière des mamelouks.

Ces fameux mamelouks! Comment ne pas se pencher, attendrie, sur leur tombe.

Comment ne pas être charmée par la grâce des marbres dont le temps a joliment atténué les peintures! Au-dessus des stèles se voit l'étrange et légendaire coiffure dominée de l'aigrette triomphale des braves, qui dorment là, tout près de leurs

maîtres et seigneurs, les gardant après leur mort, comme ils le faisaient durant leur vie.

Nous oublierons ces valeureux et turbulents soldats en entrant dans le caveau sépulcral d'Iman-Chafé-i pour admirer combien la lumière est discrètement tamisée par des vitraux de couleur. Le tombeau lui-même cause une réelle impression d'islamisme; il est décoré d'inscriptions que l'on nous traduit.

Un fez à gland doré surmonte les tombes des potentats orientaux, tandis que les stèles de leur mère et de leurs épouses sont décorés de nattes de cheveux magnifiques. Ces nattes sculptées dans le marbre, en relief, sont la preuve de la beauté, de la majesté des princesses. Une épaisse et longue chevelure qui tombe d'une tête de femme jusqu'à terre, cela signifie, ici, être

comblé des faveurs du ciel, posséder tous les dons de grâce, de beauté, du moins si j'en crois le gardien qui baragouine quelques phrases dans un anglais presque incompréhensible.

GÂMIA MOHAMMED ALI (d'ALBÂTRE) ■



LES MOSQUÈES



■ GÂMIA "IBN TOULOUN" ■

## LA GÂMIA DE MOHAMMED-ALI DITE D'ALBATRE

En dépit de son modernisme, très impressionnante est cette mosquée avec ses tapis magnifiques et ses colonnes d'ambre, dorées par le soleil qui pénètre librement dans l'intérieur du sanctuaire, grâce à de larges fenêtres.

De la terrasse de la gâmia d'Albâtre, la vue est admirable sur tout le Caire et le désert. On voudrait être seul en face de ce panorama sans égal, hors de proportion avec le rayon visuel. Mais les prêtres d'abord, les guides ensuite, et surtout les nombreux visiteurs qui nous entourent,

ne nous permettent aucun recueillement. Tous ces gens s'extasient, nomment ou se font nommer les mosquées, remarquent les cubes des pyramides qui parent les sables lointains comme s'ils les voyaient pour la première fois. Dépité, par ce tapage, le touriste épris d'orientalisme soupire et prend le sage parti de quitter la place.

Le massacre des mamelouks est une tache sur la mémoire de Mohammed. On raconte comme un fait certain qu'un seul parmi ces malheureux échappa au carnage.

Voici comment : n'ayant plus à choisir qu'entre le poignard des assassins et la mort volontaire, le désespéré éperonna son cheval et l'obligea à sauter dans le ravin, profond à cette place de plus de vingt mètres. Le pauvre animal, victime de son obéissance, se tua; son cavalier ne se fit aucun mal.

---

Mohammed-Ali, frappé de cet acte téméraire, voyant là peut-être une intervention miraculeuse, fit de cet audacieux Amin son premier ministre.

Nous quittons la citadelle construite par ordre de Saladin sur le point culminant du Caire; nous préférons pour en sortir reprendre la porte par où nous y sommes entrés.

La force imposante du château, l'épaisseur de son enceinte, l'immensité de ses cours, nous frappent alors. Trop préoccupés des attraits de la mosquée d'Albâtre, hypnotisés par la beauté du site, nous avons passé sans comprendre la beauté des choses.

On revient rarement sur ses pas : c'est ainsi qu'absorbés par une pensée unique, nous perdons souvent une partie des bonheurs dont nos chemins sont parsemés.

L'ILE DE RÔDA

## L'ILE DE RÔDA

Le 15 mars étant un dimanche, nous allons à l'église de Saint-Joseph. Au-dessus du portail se voit une peinture représentant la fuite en Égypte; ce pieux épisode est souvent commenté ici et plutôt par les Égyptiens que par les chrétiens. C'est ainsi que sur la route d'Héliopolis les indigènes ne manquent jamais de vous montrer une modeste chapelle élevée près de l'arbre sous lequel la Vierge se serait reposée, avec son divin Fils (1); le sycomore

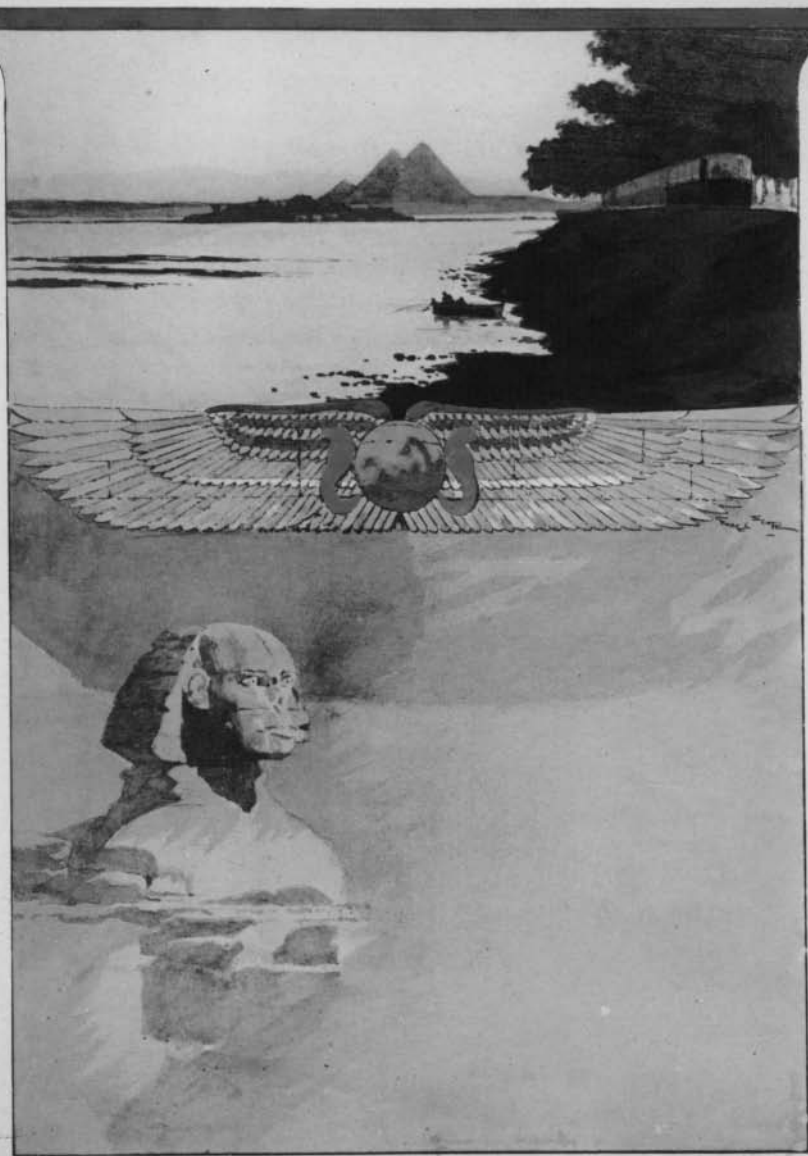
(1) Matarîyé est un village sans importance dans le voisinage d'Héliopolis, la halte qu'y aurait faite la Sainte Famille l'a rendue célèbre.

a fini par mourir, mais il a été remplacé.

Si l'on veut remonter plus haut encore, à l'origine de la religion hébraïque, au retour d'une visite à la curieuse église copte d'Abou Serge (1), ce type de basilique égypto-byzantine, on doit s'arrêter dans l'île de Rôda, surnommée le berceau de Moïse.

On serait fort mal vu si l'on paraissait douter que c'est en ce lieu même que la fille du Pharaon trouva la corbeille d'osier portant l'enfant, destiné à être le grand législateur des Hébreux. Les indigènes ont l'esprit imprégné de nos récits bibliques ; ils en parlent avec une considération évidente.

(1) La tradition affirme que la Vierge aurait habité dans la crypte de la chapelle avec l'enfant Jésus durant un mois.



LE MUSÉE ÉGYPTIEN

## LE MUSÉE ÉGYPTIEN

Dans les salles du musée si bien aménagées, on peut errer des heures et des heures sans se lasser d'admirer tout ce qui a été, avec tant de soin, collectionné, étiqueté, numéroté.

Les égyptologues ne sauraient être trop reconnaissants à M. Mariette d'abord, et à M. Maspero aujourd'hui, de la création et de la continuité de cette œuvre magnifique.

Si d'aventure on regrette que parmi tant de souvenirs de l'antiquité, les plus splendides morceaux d'architecture ne soient pas demeurés à la place où ils furent trouvés et

désensablés, du moins il faut reconnaître que de les avoir réunis en lieu clos, au Caire, c'était la seule manière de les soustraire à la convoitise humaine, et de faciliter aux archéologues l'étude du passé.

Dans les galeries, sphinx énigmatiques en calcaire ou en granit rose, cuves de basalte, de pierre ou de marbre noir, stèles, tables de sacrifices, sarcophages de bois, sont du plus vif intérêt; en les regardant les profanes apprennent vite à distinguer la variété des styles, les sculptures faites sous chaque dynastie.

Parmi les nombreuses répliques des statues royales, quelques têtes se font remarquer par la profondeur de leur expression et l'agrément qui émane d'elles.

C'est ainsi que je me sens charmée par la belle tête de la reine Taïa, aux oreilles pointues de sphinx, mais aux lèvres volup-

tueuses, aux yeux allongés de gazelle. Je suis plus éprise encore d'une tête colossale de Ramsès II.

La bouche semble prête à laisser tomber quelques paroles amicales; le nez aux narines larges ouvertes palpite. Dans le profil, se retrouve la bonté et la finesse d'un royal bélier, d'un de ces béliers divinisés après leur mort et dont le corps était enroulé de bandelettes parfumées, et le cou orné d'amulettes précieuses et de pendentifs en cloisonner d'or.

La vache Hathor est une des gloires du musée; parée d'un long voile, avec sa face presque humaine, elle est si majestueuse que le roi, debout, appuyé à son poitrail, n'en paraît que plus médiocre et chétif.

Dans les salles du rez-de-chaussée sont encore réunies de belles statues du roi Képheren, sous l'égide d'un faucon bienveil-

lant et tant d'autres, dont la nudité calme est empreinte de force et qui semblent uniques de grandeur et de majesté.

Que dire de la statue de Pepi I<sup>er</sup>, aux yeux d'émail, bien plus grande que nature, en plaques de bronze. Le roi semble vous regarder tout en marchant, appuyé sur son bâton, sans s'occuper si son fils, humble pygmée, le suit!

Sur une primitive chaise, un groupe de Meidoûm, badigeonnés plutôt que peints en noir et blanc. Les personnages sont coiffés suivant leur sexe, l'époux d'une perruque frisée qui lui donne un peu l'air d'un nègre; l'épouse, aux enfants d'Édouard, un bandeau d'or enserrant son front. L'homme a un poing fermé, signe distinctif de la force masculine; on représente la femme la main ouverte et les doigts allongés.

Comment ne pas rester stupéfait à la vue

du couple immense qui tient le milieu du vestibule du musée ! On a peine à s'expliquer que des masses aussi frustes, à peine dégrossies, produisent une si profonde impression.

D'une tout autre manière, mais fort précieuses, voici dans une salle basse qui leur est consacrée des petites statuettes en bois, d'une bonne époque; la plus réputée d'entre elles est celle du chef du village (Cheikh-el-Beled).

Au premier étage du musée, le long des galeries et dans beaucoup de salles, quelle profusion de sarcophages ! Tout d'abord ils paraissent uniformes; à l'examen, les arabesques et les dessins qui les ornent varient à l'infini; ils sont ingénieux et charmants.

On se passionne dans l'étude des peintures à la cire de certains sarcophages

du temps des Ptolémées. On s'étonne de l'éclat des masques dorés des grands-prêtres, des prêtresses, et même des simples mortels. Ces figures, étranges pour la plupart, ont une bouche fièrement arquée, leurs yeux brillent comme des diamants noirs, mais ce qui frappe davantage c'est l'expression du regard, plein de joie et d'espoir, de tous ces grands yeux allongés aux cils noirs et épais. On dirait que ces beaux yeux scrutent l'au-delà avec une sérénité parfaite.

Les Orientaux ne craignent pas l'heure fatale. Pour eux mourir est peu de chose ! C'est vivre qui est toute une affaire. Que de craintes, que d'embarras, que de fatigues ici-bas ! La fin dernière leur paraît l'ère du repos et clore à jamais leurs paupières, le bonheur parfait !

Toutes les figures charmantes repro-

duites sur ces gaines étranges, contrastent étrangement avec la réalité. A peine une main sacrilège a-t-elle soulevé les couvercles des sarcophages que les corps embaumés avec tant de soin perdent leurs attraits : la peau se noircit, les traits grimacent, les membres se recroquevillent. Quelle lamentable exposition est celle de ces pauvres restes humains ! Hâtons-nous d'oublier ces morts !

Voici catalogués, rangés avec symétrie, des canopes en albâtre, à la tête fine et attirante. Plus loin, une multitude de statuettes. Il y en a en or, en lapis-lazuli, en terre cuite émaillée de ce bleu turquoise si brillant, si particulier.

Voici Thoout, puis Imhotep grotesque, Bès affreux avec ses longues oreilles, les mains sur les cuisses ; Anubis à la tête de chacal, puis d'autres dieux encore à tête

de faucon, de héron, de chien, de renard; de nombreuses déesses à têtes de chatte et, dans des vases en forme d'amphore, une quantité d'ibis momifiés.

Les bijoux d'une princesse égyptienne, retrouvés par M. de Morgan près des pyramides au sud de Dahchoûr sont enfermés précieusement. Ils nous montrent une fois encore que pour parer les femmes dès les temps les plus reculés, de véritables artistes s'efforcèrent de faire des prodiges. J'admire la finesse de tant de chaînettes, de colliers, de bracelets, de pectoraux et aussi les poignards des princesses Sita et Khnoumit.

Après avoir passé de longues heures au musée, il est étonnant d'en sortir sans fatigue et même avec le regret que des gardiens trop scrupuleux en ferment si tôt les portes.

LE SPHINX  
ET LES PYRAMIDES DE GIZÉ



## LE SPHINX ET LES PYRAMIDES DE GIZÉ

Nous profitons d'une belle et douce journée pour aller aux pyramides de Gize saluer le sphinx à midi. C'est l'heure où, paraît-il, le regard de ses yeux, aux orbites immenses, prend une expression toute particulière.

Nous laissons à Mena-House notre victoria attelée à deux petits barbes, pour prendre une voiture à sable traînée par une mule et conduite par un homme en turban.

Après avoir repoussé les offres de plusieurs guides bavards, nous arrivons en vue des cubes de pierre fabuleux qui recou-

vrent les restes de Khéops et de Khéphrèn. Un peu plus loin se trouve la pyramide de Mykérinos qui doit, à côté de ses importantes voisines, souffrir de sa petitesse.

Pas un instant je n'ai le désir de faire l'ascension des pyramides ou de les visiter à l'intérieur; je laisse ce plaisir qui demande beaucoup de temps et d'efforts à quelques-uns de mes compagnons plus intrépides. Leur récit au retour me convaincra de ma sagesse. Quelle fatigue de s'engager dans d'étroits et sombres corridors dallés de marbre blanc très glissant où, par surcroît, on est réduit sans cesse à marcher plié en deux sous des plafonds très bas! Pour récompense de tant de peine, les couloirs accèdent à une place vide! Là se trouvait jadis la momie royale.

Il faut revenir sur ses pas par le même chemin, la dépense de forces est excessive,

mais la jeunesse est faite pour affronter les difficultés. La peine prise ajoute de la valeur aux choses. Je loue donc ceux qui, lestes et agiles, plus courageux aussi que moi, ont entrepris cette exploration d'un des plus grands tombeaux de l'antiquité (1).

Après avoir regardé, sans trop en comprendre les beautés, la pyramide de Khéops, une des merveilles du monde, je me hâte vers le roi du désert, le Grand Penseur, celui qui semble avoir toujours été tant il a vu de siècles, dont l'existence a précédé celle de Khéops.

Le lion couché, à tête humaine, au front obstiné qui semble vouloir garder le désert, représentait le dieu Harmakis (le soleil brillant). Les oreilles plates et vastes de ce

(1) La plus importante des pyramides que les Arabes dénomment *Harâm* et qui forment cinq groupes dans le désert de la Libye.

monstre sont-elles fatiguées d'avoir entendu tant de cris de triomphe et de douleur? D'avoir perçu trop de bruit de fêtes ou de combats (1)?

Est-il blasé d'entendre à présent les exclamations enthousiastes des voyageurs de passage ou les vains mots des désœuvrés? S'attriste-t-il des soupirs des délicats, de ces pauvres être fragiles, qui se désespèrent de ne pas retrouver la santé, la joie de vivre sous l'égide de son ombre protectrice?

Ses larges yeux sont-ils las d'être ouverts jour et nuit sur le monde? Se souvient-il des conquérants glorieux et des vaincus humiliés qu'ils traînaient à leur suite?

Est-il, ce dieu superbe, furieux d'être

(1) La longueur totale du sphinx dépasse 57 mètres et son oreille mesure 1 m. 37.

exhibé comme un phénomène par des Bédouins avides aux yeux étincelants, épiant, pareils des oiseaux de proie, ceux à qui ils extirperont quelques shillings pour des renseignements qu'on ne leur aura pas demandés?

A l'heure de la sieste ou dans le calme des nuits sans lune, quelle énigme le sphinx songe-t-il à poser au monde entier?

Préfère-t-il les caresses enflammées du soleil ou est-il ému par la tendresse douce qui se dégage d'un ciel constellé d'étoiles, qu'une puissance inconnue se plaît à faire briller au-dessus de sa tête?

Si j'ignore l'heure de prédilection du monstre à tête humaine, je conseille de préférence pour l'admirer le moment où la lune se lève.

Par une claire nuit égyptienne, le globe d'or précieux répand sur toute la campagne

une lueur tendre et assez vive pour permettre de distinguer loin et bien toute chose.

En vérité, de ma seconde visite au sphinx, j'attendais trop; rien ne devait effacer l'impression éprouvée en venant vers lui par une nuit de clair de lune, la première et la seule que nous ayons passée au Caire en débarquant d'Alexandrie. Sa face de pierre énigmatique m'avait semblé alors animée et ses yeux avoir un regard insondable.

Après une si grande et si religieuse joie, comment avais-je pu supposer qu'une autre lui serait comparable, même à l'heure fameuse de la méridienne!

Je dois ajouter que si le sphinx est surtout une divinité nocturne, la beauté du désert qui l'entourne s'avive sous le grand soleil de midi. Les pyramides, à ce moment précis, revêtent une grandeur, une no-



SPHINX ET LA



GRANDE PYRAMIDE

blesse très particulière et sont d'un éclat plus réel et plus saisissant.

Le retour au Caire par l'allée ombreuse des lebakhs, le soleil filtrant au travers de leurs branches, ajoute au plaisir de la course.

Ces acacias ont un tronc puissant, bossué, d'un gris de la couleur de la terre; dans leur feuillage étincellent, comme de grosses pépites d'or, les graines de la saison dernière demeurées dans leur gousse. Elles semblent de riches offrandes destinées aux dieux antiques et insatiables par leurs fervents qui recherchaient pour eux les pains les plus dorés, les animaux les plus purs et les plus beaux.

Divinités pour lesquelles tant de monuments furent édifiés, mais, hélas! au prix de combien de souffrances!

MEMPHIS



MEMPHIS



VILLAGE



## MEMPHIS

Des monticules informes avec quelques débris de statues mutilées, voici tout ce qui reste de Memphis, de Memphis la Glorieuse! jadis si célèbre.

Un colosse de Ramsès II, souverain de la dix-neuvième dynastie, est fait d'un bloc de calcaire siliceux dur et poli. Le cartouche vous aide à comprendre que Ramsès Meïamoun était le dieu de la Vérité aimé du soleil.

Une seconde statue du même personnage est tout en granit rose, mais celle qui devait être la merveille des merveilles

n'existe plus. Un poignet découvert dans les sables nous démontre qu'elle ne devait pas avoir moins de dix huit mètres de hauteur.

SAKKARA

## SAKKARA

A Sakkara on admire en premier lieu le mastaba de Ti que parent avec élégance des images montrant la vie du défunt, puis les scènes familières qui se passaient sous ses yeux attentifs.

Au-dessous d'un tableau d'agriculture on lit cette explication : « C'est ici la moisson. Quand il travaille, l'homme reste plein de douceur, je suis tel. » Et Ti est debout, un bâton à la main, regardant les ouvriers couper et ramasser le blé.

Une autre tombe, très belle également, composée de trente et une chambres, est celle de Mererouka; sa femme et son fils sont enterrés près de lui.

LE SÉRAPÉUM DES APIS

## LE SÉRAPÉUM DES APIS

Les hypogées des Apis sont taillés dans le roc. Un souterrain qui mesure cent quatre-vingt-quinze mètres de long recèle en ses profondeurs ténébreuses vingt-quatre sarcophages de granit de Syène. Ce sont des masses énormes, d'un seul bloc d'environ cinq mètres de long. Dans chacune de ces cuves sombres et profondes, était déposé en grande pompe le corps d'un Apis au front bombé et majestueux marqué à sa naissance du triangle, un des trois signes distinctifs symbolisant sa haute et immortelle destinée. Lorsqu'on

découvrit ce fastueux sépulcre des dieux chers entre tous aux rois et au peuple égyptien, on vit dans la chaux apposée par le prêtre sur les battants de la porte d'un des caveaux qu'il avait murée en se retirant l'empreinte de ses mains qu'il y avait appuyées plus de deux mille ans auparavant. Le vantail une fois poussé, apparut distinctement sur le sable la trace de ses derniers pas!

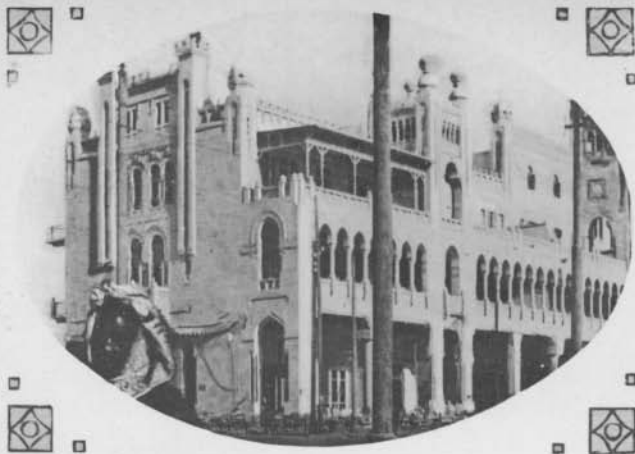
Comme on me répétait ce fait inouï, j'ai cru entendre dans ma poitrine l'écho des battements de cœur de celui qui vit le premier la double trace de ces mains et de ces pas! Grande et unique joie accordée à M. Mariette, et qui lui était bien due!

En revenant du Sérapéum par le désert on est étonné de voir d'étranges scarabées à pattes de faucheux qui courent si vite et si bien sur le sable que cela paraît une

gageure d'en attraper. Ces insectes ont le dos blanc et parsemé de signes hiéroglyphiques noirs. Ceci m'amène à penser que les Égyptiens ont emprunté à cet animal l'idée première des caractères dont se compose leur écriture.

Enfermés, dans une petite boîte de bois ou de métal, ces étranges faucheux aspirent tellement à la liberté, souhaitent si fort de reprendre leur course de juif errant à travers les plaines mornes et sans fin, font dans leur prison un tapage si peu en proportion avec leur taille qu'on se hâte, pour ne plus entendre ce bruit de grelot dans une cage de verre, de les rendre à la liberté.

HÉLIOPOLIS



HÉLIOPOLIS



CHAMP DE COURSES

## HÉLIOPOLIS

Héliopolis, fille de pierre et de marbre qui doit être la ville rêvée de l'avenir, s'élève en plein désert et je dois dire que ses palais, qui sont naturellement des Palace-Hôtels, sont d'une belle et grandiose conception.

Entièrement blancs, bien construits, ils ont l'air qui convient à cette ville lumineuse, car Héliopolis était Pé Râ (Maison du Soleil) chez les Égyptiens, lesquels se plaisaient à y rendre un culte au soleil couchant.

De l'Héliopolis antique il ne reste plus

rien aujourd'hui, à peine quelques obélisques et nul vestige de sa magnifique avenue des Béliers.

C'est dans la plaine sablonneuse où nous nous trouvons que dix mille soldats de la Grande Armée commandés par Kléber dispersèrent soixante-dix mille ennemis.

L'Héliopolis nouvelle, dont on prétend faire une ville mondiale, a voulu connaître, elle aussi, les merveilles de l'aviation; le désert qui l'entoure semble en effet propice à la locomotion aérienne.

Et mieux que partout ailleurs ce cri : « des ailes, des ailes » devait être poussé par des milliers de voix. Il fut entendu de l'autre côté des mers.

Des ailes, des ailes blanches pour fendre les nues et se fermer au-dessus d'un mau-

---

solée, d'une colonne de marbre ou de la coupole d'une mosquée!

Des ailes d'épervier pour fendre l'espace et s'arrêter sur les allées solitaires d'un parc khédivial!

Des ailes frémissantes de rossignol assoiffé d'amour s'exhalant en des chants vainqueurs jusqu'à en mourir!

Des ailes toutes petites, charmantes, de martin-pêcheur qui se mouillent parfois sans jamais s'alourdir dans l'eau que l'oiseau frôle de si près, et si vite, en quête de sa nourriture ou d'un abri pour construire son nid!

Des ailes lourdes, fortes et puissantes de goéland poursuivant les navires à travers les océans, ces navires qui apportèrent ici les oiseaux blancs au vol puissant et majestueux, que je ne saurais mieux comparer qu'à l'aigle altier aimant à regarder le so-

leil en face ou au cygne sauvage, lequel passant par aventure au-dessus des humains, leur fait entendre, non pas le bruit de son vol, mais bien les battements de son cœur!

Et ces oiseaux de légende, fantasques et indociles, sont néanmoins les favoris du monde entier.

Quand ils quittent la terre tous les yeux les suivent avec une admiration profonde, une même angoisse étreint les cœurs. Pour moi, je ne puis m'empêcher, chaque fois que s'élève un pilote avec un amateur, de songer à Méphisto déployant son grand manteau comme une immense aile sombre pour emporter Faust dans la course à l'abîme.

Pendant un temps, on a dit : « Plus vite, toujours plus vite. » Aujourd'hui on dit : « Plus haut, toujours plus haut », et l'on s'élève au-dessus de l'humanité d'un

bel et noble élan. Fier et libre, on veut ne dépendre que des caprices du vent! car nul, quels que soient sa science et son courage, ne peut s'élever, sans trouver, lui barbant la route, une force contraire avec laquelle il doit se mesurer

Cette incertitude des choses oblige la volonté humaine à s'affirmer, l'initiative à se développer et l'esprit à s'habituer aux conceptions audacieuses.

Les ailes qui ont plané sous les cieux les plus divers et dans l'azur à Héliopolis ont eu certainement jadis des battements timides. On peut appliquer à l'aviateur d'aujourd'hui la parole d'un de nos philosophes : « Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent (1). »

Il est évident que la légende d'après la-

(1) DESCARTES, *Discours de la méthode*.

quelle Icare attacha avec de la cire des ailes à ses épaules pour s'échapper du labyrinthe construit par son père dans l'île de Crète, doit reposer sur un fond de vérité.

Aujourd'hui l'oiseau fabuleux paraît devoir réaliser les rêves les plus grands et les plus étonnants sans pour cela avoir rien de pareil avec l'oiseau bleu des contes de fées.

Biplans, monoplans planent insouciantes du péril au-dessus des mers et des dômes des plus hauts édifices.

Et parmi ces pionniers de la science, qui avec une sublime abnégation risquent chaque jour leur vie pour apprendre au monde que la volonté humaine est presque sans limite, je suis fier de constater que beaucoup portent un nom français.

Des amateurs ayant répondu à l'appel qui leur était fait à Héliopolis, on me cita une femme, Mme Delaroche, qui depuis fit une

chute si malencontreuse, Le Blon, le valeureux Rougier, et l'audacieux Latham qui amena dans cet admirable décor ses jolies « Antoinettes », fines « demoiselles » dont la sveltesse et la grâce sont si bien faites pour exciter l'enthousiasme des foules.

J'aurais aimé assister en ces plaines blondes et rosées d'Héliopolis aux épreuves d'aviation. Je n'ai pas su arriver assez vite au Caire pour cela.

Mais les échos affaiblis des fêtes parvinrent à mes oreilles et je fus la confidente de l'espoir entretenu par les fondateurs de la nouvelle Héliopolis, bientôt future gardienne du désert, de voir se renouveler des épreuves d'aviation plus sérieuses et plus concluantes, et grâce aux progrès incessants réalisés chaque jour d'être transportée par un vol audacieux et superbe jusqu'au cœur même de l'Afrique.

L'ÉLEVAGE  
DES AUTRUCHES



## LES AUTRUCHES

Non loin d'Héliopolis, dans un pli de terrain favorable, se trouve un élevage d'autruches très renommé. Il comprend huit cents oiseaux environ, parqués par couples dans des sortes de « palis » entourés de planches. Les oiseaux qu'on nous montre ont en général de vingt-cinq à trente ans, mais ils doivent et peuvent vivre jusqu'à quatre-vingts ans.

L'autruche pond parfois douze œufs qu'elle dépose dans le sable. Un œuf pèse environ deux kilos, il équivaut à quarante œufs de poule et a pour ainsi dire le

même goût. Quelle omelette monstre on peut en faire!

Le couple couve ses œufs à tour de rôle et le mâle est généralement assez méchant : quand on ouvre la porte de sa petite maison de planches, il se précipite vers les importuns en agitant vivement les plumes noires qui recouvrent son corps et furieusement les panaches blancs qui parent uniquement ses ailes et sa queue.

En dépit de la beauté de son plumage, l'autruche mâle n'est guère plus séduisante que sa compagne qui est de couleur neutre. Chez ces grands échassiers, la nudité des jambes et des cuisses, blanches à l'habitude, et qui rougissent durant la saison de l'amour, vous impressionne désagréablement; l'autruche fait penser alors à un Écossais en kilt, elle n'intéresse que par la petitesse de sa tête et ses jolis yeux

dont l'iris est pers plutôt que noisette.

Les autruches naissantes sont très amusantes, on dirait des pelotes de soie chinée; leur petit corps est moucheté de noir et de brun.

Ce n'est qu'à deux ans que la couleur des plumes s'affirme et qu'on peut distinguer, à première vue, le sexe de ces oiseaux. A cet âge une maladie fatale qui s'abat souvent sur eux les fait périr dans une proportion de dix pour cent quelques soins qu'on en prenne.

Une autruche adulte rapporte environ deux cents francs de plumes par an; le couple se vend à Héliopolis de cinq cents à six cents francs. Il ne nous manquerait plus que de ramener en France une paire de ces grands échassiers!

LES  
JARDINS DE GHÉZIREH



JARDINS DE GÉZÎRÈH PALACE

## LES JARDINS DE GHÊZIREH

Il nous reste peu de temps à passer au Caire. Il me plaît néanmoins de consacrer une journée entière à me laisser vivre en face de la ville des khédives dans l'île de Ghêzireh au sein de ces jardins parfumés, fleuris, qui firent la réputation du palais khédivial.

De l'autre côté du Nil, les minarets des innombrables mosquées pointent vers le ciel comme de fines et piquantes aiguilles.

Après une matinée brumeuse, le soleil est chaud. Je fais au hasard quelques pas dans les allées avoisinant l'hôtel et je me

garde d'écraser de grosses fourmis noires à longues pattes ressemblant presque à des araignées qui emportent des graines plus grosses qu'elles. Pour défendre leur butin, à la moindre alerte, elles relèvent méchamment la queue et se donnent des airs de petits scorpions.

Je respecte aussi les abeilles, engourdis par le froid de ces dernières matinées plutôt qu'alourdies par le suc des fleurs qu'elles sont venues butiner dans les plates-bandes.

En ce pays on apprend des Égyptiens à considérer toute vie animale.

Les corbeaux, gros compères au dos et au ventre cendrés, à la tête et aux ailes noires, se promènent, familiers, sur les gazons, et les moineaux pleins d'audace entrent par les fenêtres ouvertes des chambres dont les balcons donnent sur le Nil.

Ces oiseaux, crânement, vous regardent prendre votre tasse de thé ou de café, mordre dans un pain doré et croustillant avec l'espoir d'obtenir quelques miettes.

Dans le jardin public près de Ghésireh se trouve un aquarium où s'ébattent d'étranges petits poissons tout blancs et comme tachetés de sang et surtout les fameux poissons électriques qui donnent une décharge à ceux qui les touchent.

Le parc est rempli de bougainvilliers violets, de plantes aux fortes senteurs, de rochers artificiels parés de géraniums et de palmiers nains. Les allées bien sablées sont ratissées avec soin. S'y promener est un plaisir. Les oiseaux sacrés, aux serres redoutables, projettent leur ombre à vos pieds. Ces faucons avec leur petite tête, leurs grands yeux bien ouverts, leur bec crochu, ont une ressemblance étrange avec

les visages peints sur les sarcophages égyptiens et font penser aussi à certaines figures de saints des mosaïques byzantines.

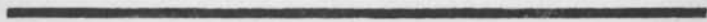
Ces jolis oiseaux aristocratiques dont les ailes ressemblent à des effilés sombres, plangent généralement à belle hauteur; ils ne rétrécissent leurs cercles et ne s'abattent sur le sol que lorsqu'une proie leur paraît facile.

Sur l'eau, plus nombreux, plus audacieux, ils tournent à l'avant des dahabyés en poussant des cris stridents et saisissent, comme au vol, de petits poissons ou des morceaux de biscuit qu'on leur jette. Ils ne s'effarouchent ni du bruit du vent dans les toiles, ni des sifflets de la sirène, ni des chants des matelots.

En les regardant nous avons sur les lèvres cette jolie exclamation des Ottomans : « *Tchok Facha.* » (Qu'ils vivent beaucoup.)



LE MUSÉE ARABE



## LE MUSÉE ARABE

Le musée arabe est d'un grand et réel intérêt; une partie de notre dernière journée lui sera consacrée. Nous devons nous y rendre sous une pluie[ battante, chose rare au Caire, et pourtant nous avons eu déjà deux autres journées pareillement maussades. Il faut donc s'estimer heureux que des auto-taxis soient venus faire concurrence aux victorias à cochers coiffés de fez, et aux ânes blancs.

Nous trouvons au musée le directeur qui nous en fait les honneurs et nous écoutons charmés ses intéressantes explications.

Le musée arabe n'est ouvert que depuis peu d'années; y sont réunies et bien présentées de fines sculptures sur bois et pierre, des inscriptions ornées des signes du Coran, des chaires, des plafonds, des portes en bois de cèdre avec riches incrustations de nacre et de plaques d'ivoire.

Plus loin, on voit des sortes de petites tables de bronze à pans coupés qui servaient, paraît-il, de supports à des cierges énormes décorés à la façon de nos cierges pascals. Ces sortes de tabourets ou pieds, uniques en leur genre, proviennent de mosquées : ils ont une valeur incalculable. Mais la perle du musée est une collection d'antiques lampes de verre émaillé provenant également des mosquées. Chacune de ces précieuses fleurs de fragilité est ornée de peintures très fines qui représentent des plantes, des inscriptions. Quelques-unes

---

valent de 20 000 à 40 000 francs, elles sont de provenance égyptienne; une seule a été envoyée de Venise, elle paraît grossière, opaque; on juge par là de la perfection du travail des verriers indigènes.

L'AGENCE DE FRANCE

## L'AGENCE DE FRANCE

C'est ainsi qu'on appelle au Caire notre légation. Nous en admirons les plafonds, les mosaïques, les faïences et le joli Patio.

Cette demeure fut constituée par un amateur éclairé qui employa plusieurs années à l'embellir; elle a gardé le nom de la maison de Saint-Maurice.

Le Caire, 21 mars 1910.

LE DÉPART  
POUR ALEXANDRIE



UN FELLAH



PASTEURS

## LE DÉPART POUR ALEXANDRIE

Nous quittons le Caire à neuf heures du matin pour aller prendre le bateau.

Notre dernier adieu à l'Égypte aura son charme : les plaines que nous traversons sont animées à cette heure encore matinale. Des pasteurs labourent, des femmes, en longue procession rythmique, passent; elles sont comme étagées par tailles. Pousant devant eux quelques maigres bestiaux, voici des hommes de petite taille, demi-nus, coiffés d'une calotte blanche; ils ont le teint olivâtre, les yeux bridés, les pommettes saillantes. Ce sont bien les des-

cendants des Égyptiens, de corps et d'âme; leur type diffère essentiellement de celui des fellahs, de ces fellahs qui portent haut la tête sur un cou long, un peu fort, pareil à un fût de colonne.

Ce cou, ce port de tête et le turban de fine mousseline accentuent la beauté de ces Orientaux, tout en accusant le caractère de leur race.

A BORD  
DU "SCHLESWIG"

## A BORD DU *SCHLESWIG*

A bord du *Schleswig* nous traversons le détroit de Messine de si fâcheuse réputation; il nous sera bienveillant après une traversée orageuse.

En face de la ville en partie détruite, nous prenons nos lorgnettes et nous cherchons à nous rendre compte des désastres causés par la dernière éruption. Mais nous ne pouvons rien distinguer à cette distance. Les toits neufs des baraques au pied des maisons encore debout font plutôt bon effet parce qu'un rayon de soleil glisse sur eux. Il en est ainsi de beaucoup de tris-

tesses et de douleurs : on ne les comprend pas parce qu'on les voit de trop loin, de trop haut !

Il ne faut pas se hâter de reprocher leur indifférence à ceux qui n'ont pas deviné qu'autour d'eux il y avait des cœurs qui saignaient et de beaux yeux, dont parfois coulaient des pleurs. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir se pencher sur les êtres humains pour apprendre à connaître la vie.

DANS  
LA BAIE DE NAPLES

## DANS LA BAIE DE NAPLES

Je rapporte de la haute Égypte un souvenir grand et noble que la beauté de la baie de Naples le jour de Pâques n'effacera pas.

Naples aimable, épanouie, Naples où il faut vivre longtemps, voilà ce que disent les cloches qui tintent autour de nous et qui se répondent de chaque clocher d'église et de couvent en couvent.

Le rire des jeunes filles, les bouquets dans toutes les mains, les chants dans toutes les bouches proclament : C'est le beau jour de Pâques ! Le jour des Pâques

fleuries! C'est le printemps, l'amour qui passe, c'est la vie. »

C'est la vie qui nous emporte, nous les passagers du *Schleswig*.

Ce soir on lèvera l'ancre, la sirène sifflera et nous continuerons notre route vers Gênes, en voyant fuir le quai tumultueux et la baie immense qu'éclaire le premier croissant d'une lumière naissante, aimable et douce.

En rade de Naples, 27 mars 1910.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

GEORGES SCOTT

	Pages.
<i>Le Temple d'Isis à Philæ. Couverture.</i>	
<i>Les Barques à Assouân, d'après un tableau . . . .</i>	92
<i>Chez les dieux, d'après une aquarelle . . . . .</i>	119
<i>La Crue du Nil, d'après un dessin . . . . .</i>	131
<i>Au Soleil couchant, d'après un tableau . . . . .</i>	174
<i>Les Saïs, d'après un dessin . . . . .</i>	177

FRANK ELIM

<i>Le Sphinx au clair de lune, d'après un tableau.</i>	
Frontispice.	

GEORGES LEGRAIN

<i>Sekhmet, d'après un cliché original . . . . .</i>	42
--	----

PIERRE FAUCONNET

<i>Autruche d'Héliopolis, d'après un dessin . . . . .</i>	164
---	-----

\*

Phototypies de ALBERT TOLMER

D'après les clichés originaux de GUY DE LA MORINIÈRE  
et de l'auteur :

## HAUTE ÉGYPTÉ

### SUR LE NIL EN DAHABYEH

<i>Chadoufs et fellahs</i> .....	5
<i>Village</i> .....	7
<i>Femmes fellahs</i> .....	7
<i>Les Barques sur le Nil</i> .....	9
<i>Les Silhouettes</i> .....	11
<i>Le Temple de Dendérah</i> .....	16

### LE TEMPLE DE LOUQSOR

<i>Les Marchands d'antiquités douteuses</i> .....	19
<i>Les Colosses</i> .....	19

### VERS LE TOMBEAU DES ROIS

<i>Embarquement</i> .....	23
<i>Les âniers</i> .....	23
<i>Temple de Dar et Bahari</i> .....	29
<i>Merry Widow et son conducteur</i> .....	29

### KARNAC

<i>L'Allée des Béliers</i> .....	39
<i>Temple de Karnac</i> .....	39

---

<i>L'Avenue des sphinx</i> . . . . .	45
<i>Le Scarabée de granit rose</i> . . . . .	45

EDFOU

<i>Le Temple d'Edfou</i> . . . . .	49
------------------------------------	----

KÔM OMBO

<i>Les Murailles décorées de reliefs</i> . . . . .	55
<i>Le Temple</i> . . . . .	57
<i>Nubien offrant des bouquets</i> . . . . .	57
<i>Enfant offrant un ânon</i> . . . . .	57

ASSOUÂN

<i>Bateliers et Bicharin</i> . . . . .	61
<i>Les Rochers</i> . . . . .	61
<i>L'Île Éléphantine</i> . . . . .	63
<i>Un Embarquement</i> . . . . .	63
<i>Vue d'Assouân</i> . . . . .	67
<i>Promenade à dos de chameau</i> . . . . .	67
<i>Drogmans et Nubiens</i> . . . . .	67

PHILÆ

<i>Pylône</i> . . . . .	71
<i>Le Kiosque</i> . . . . .	71
<i>Le Temple d'Isis</i> . . . . .	73
<i>Temple hypaëtrale</i> . . . . .	73

## ESNÈH

<i>Le Temple d'Esneh</i> .....	78
<i>Les Marchands</i> .....	78

## ABYDOS

<i>Le Temple d'Abydos</i> .....	83
<i>Une descente terrible</i> .....	83
<i>Les Gardiens</i> .....	83

## FIN DE LA CROISIÈRE SUR LE NIL

<i>Les Dahabyehs</i> .....	89
----------------------------	----

## BASSE ÉGYPTE

## LE CAIRE

<i>Les Barques à l'ouverture du port</i> .....	97
<i>Marchands d'oranges</i> .....	97

## LES MOSQUÉES DU CAIRE

<i>Une Gámia</i> .....	100
<i>Une Gámia en réparation</i> .....	107
<i>Ibn Toulouïn</i> .....	107
<i>Mohammed Ali, dite d'Albâtre</i> .....	111
<i>Ibn Toulouïn</i> .....	111

## LE SPHINX

<i>Le Sphinx</i> .....	137
<i>Une Caravane au pied de la pyramide de Kéops</i> .....	137

MEMPHIS

*Un Bois de palmiers* ..... 141

UN VILLAGE INDIGÈNE

*Un coin privilégié* ..... 141

HÉLIOPOLIS

*Les Palais* ..... 155

*Champ de courses* ..... 155

GHÉSIREH

*Les Jardins* ..... 171

ALEXANDRIE

*Un Fellah* ..... 187

*Pasteurs* ..... 187

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PRÉFACE de M. G. Legrain, directeur des travaux du service des antiquités de l'Égypte...	I
AVANT-PROPOS .....	XV
La Haute Égypte. — En remontant le Nil à bord du <i>Victoria</i> .....	I
Dendérah .....	13
Louqsor et les tombeaux des rois .....	17
Les Colosses de Memnon .....	31
Karnac .....	37
Temple d'Horus à Edfou .....	47
Temple de Kôm Ombo .....	53
Assouân .....	59
Philæ .....	69
En redescendant le Nil. — Le temple de Khnoum à Esnèh .....	75
Abydos .....	81

---

Fin de la croisière.....	87
Basse Égypte. — Le Caire.....	95
Les Mosquées.....	99
L'Ile de Rôda.....	115
Le Musée égyptien.....	119
Le Sphinx et les pyramides de Gisé.....	129
Memphis.....	139
Sakkara.....	143
Le Sérapéum des Apis.....	147
Héliopolis.....	153
L'élevage des autruches.....	163
Les Jardins de Ghêzireh.....	169
Le Musée arabe.....	175
Agence de France.....	181
Départ pour Alexandrie.....	185
A bord du <i>Schleswig</i> .....	189
Dans la baie de Naples.....	193
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	197
TABLE DES MATIÈRES.....	203